

Pierre Petitjoseph

Les danses de la dissidence

Triptyque intime



L'éphémère

Pierre Petitjoseph

Retour de flamenco

Récit intime

Opus VI



L'éphémère

Ça vaut bien une marche funèbre, une veillée funéraire. Ça me vaut ce soir d'avoir l'esprit meurtri. Je ne pouvais pas mieux commencer ce sixième opus. Dans la douleur et l'affliction. Assez de vivre pour si peu d'amour. Vivre ou mourir, dommage qu'il n'existe pas une troisième alternative. Ma pauvre enfant qui se rend malade de penser à la mort. Elle tremble, elle a des haut-le-cœur, elle pleure. Le poisson à la crème à peine digéré est tombé sur le parquet. Ce n'est pas grave, cela doit faire du bien je présume. Et ton papa, qu'est-ce qu'il fait en ce moment ? Rien, je crois. A moins qu'il chante pour les macchabées du coin, il en serait bien capable. Comment lui dire qu'il y a de la vie parce que justement il n'y a pas d'éternité possible ? Comment lui dire que nous devons tous partir un jour et que c'est tant mieux ? Pas facile à admettre, j'en conviens. Réjouissons-nous d'être là ma fille. Ne pensons pas à elle, elle n'en vaut pas la peine. Et force est de constater que je reconnais à travers ta manifestation de ce soir les traits de la crise d'angoisse. T'aurais-je bien malgré moi transmis une part de mon anxiété avec mes symptômes perceptibles ? J'ai tout fait pourtant pour les dissimuler sous le tapis. Comment savoir ? Est-ce que tout cela t'appartient en propre ? Trop sensible, trop intelligente. Tu n'as pas fini d'en baver ma chérie. Finalement, peut-être que mes parents à moi ne sont pour rien dans mes désordres somatiques. Ils sont mon œuvre personnel et intime. Peut-être aurai-je pu économiser douze ans de divan et m'administrer un traitement à vie, à base de plantes au bromazépam. C'est dur de souffrir de la sorte. J'éprouve beaucoup de peine ce soir, pour toi et pour moi.

Pendant ce temps, il y en a qui courent après l'insatisfaction et qui ne savent pas faire autrement. A un moment donné, ils sont tombés dedans et ne peuvent plus se relever. A tous les moments qui suivent, ils gâchent tout, se plaignent sans cesse. Ils ne sont pas heureux et pensent qu'ils n'y sont pour rien. Pourtant ta contribution au fiasco est indéniable chérie. Chausse tes lunettes de myope, tu verras mieux. Au lieu de te plaindre indéfiniment et de me prendre pour cible. Etrangement, ce n'est jamais juste. Mais bon, paraît-il que tu as de bonnes raisons. Moi, je n'ai pas la chance d'en avoir. Tout ne sera plus comme avant, je tape du pied et manifeste ma colère. Je ne sais plus rien faire d'autre.

Alors, où se planque-t-elle la brune qui me sera fatale ? J'ai hâte de voir à quoi elle ressemble ma danseuse de flamenco. J'ai hâte de la voir jouer de mes castagnettes. Du moment qu'elle ne les frappe pas trop fort l'une contre l'autre. Elles ne sont pas en très bon état, les facétieuses. Du moment qu'il s'agit d'amour, il est probable qu'elles deviennent accessoires. Alors nous irons ensemble sur le pont des soupirs alanguis braver la morosité ambiante. Alors nous irons rire jusqu'au petit matin et se foutre du temps qui passe. Tu seras ma meilleure amie. Je te montrerai au clair de lune comme ils sont beaux mes sentiments.

Si, c'est juste. Suis-je bête comme un pied ? Oui. Ce n'est pas de colère dont il s'agit mais d'un chagrin qui dépasse tout ce que je peux imaginer. Le chagrin de ne pas être à la hauteur, d'être terriblement insuffisant. Elle est si déçue, si désolée de vivre avec moi. Et moi de me rendre compte à quel point je suis cette tâche de fond, ce programme qui travaille dans l'ombre pour pas grand-chose. Je pensais avoir quelques bricoles à faire valoir et puis finalement, rien. Me voilà renvoyé à mes incapacités dérisoires. Toute cette peine pour trois fois rien. Je vais vous faire une confidence. Je suis au moins heureux de

l'avoir éprouvée cette peine. J'ai vraiment fait tout ce qui était en mes pouvoirs. Sauf qu'ils sont si minces et si fragiles. J'aurais essayé mais à l'évidence, je suis définitivement un raté. Et ne serai rien d'autre assurément jusqu'à la fin de ma putain de vie à la con. Un trio D929 andante s'il vous plaît, de quoi noyer mon chagrin dans la mer du presque rien.

C'est reposant des sourds et muets sauf quand ils se mettent à gesticuler dans tous les sens. Calmez-vous les sans voix. Ne vous emballez pas, c'est un peu tôt. Et cessez ces glossements inaudibles. J'aimerais un peu de calme ce matin. Si eux aussi se mettent à être pénible, où allons-nous ? Bon, je vais essayer de me concentrer malgré tout. Où en étais-je ? Ah oui, ce dévouement stupide. Cette cause perdue depuis quasiment le début. Ma gesticulation imbécile et bruyante. Quarante heures d'un boulot éreintant et vingt heures de transport par semaine, pour quoi déjà ? Pour m'endormir le vendredi soir sur le canapé du salon telle une grosse merde défoncée par la fatigue accumulée et pour payer le samedi matin le caddie à 150 euros de moyenne la semaine. Au moins, je sers à donner l'argent que je reçois. Est-ce que je joue aux mimes moi à 7h30 ? Non. C'est qu'ils commencent à me taper sur le système central les deux marionnettistes. Ils ne se sont pas vus depuis des lustres ou quoi ? Limite chiant. On se demande pourquoi elle a un portable celle-ci. Ah oui, pour envoyer et recevoir des sms. J'oubliais, elle n'est pas aveugle. Et moi dans tout ça ? J'ai rompu pour la première fois de mon existence un contrat à durée indéterminé, ma femme m'a signifié mes insuffisances et ma grande fille déprimée a pleuré tout le week-end. C'est le merdier intégral. Voilà qu'elle me file des coups de bras l'aphone pendant que son semblable m'expédie ses postillons dans la tronche. C'est l'apocalypse selon moi.

Mylène, mi-soie. Elle n'était pas en coton Mylène. Elle avait une peau qui allait de soie, avec sur le visage de tous petits grains de beauté, ma jolie dulcinée. Elle était si brune dans mon miroir se reflétant. Sur la photographie en noir et blanc que j'ai prise d'elle. Il neigeait cet hiver à Paris sur la place du Trocadéro. Je vois encore les cristaux blancs épris de ses longs cils noirs. Vingt-cinq ans déjà. Comment ai-je fait mon compte pour la perdre ? Comment ai-je fait pour toutes les perdre ? Je ne sais plus. Est-ce moi qui n'ai jamais eu envie de garder des contacts, d'entretenir des relations durables ? Je n'ai plus une seule amie à qui parler. Je n'ai pas confirmé avec Elisabeth. Pas le temps, pas d'argent.

Petite cour carrée de mes sens. Derrière le carreau, la danseuse de flamenco se déchaine, se déhanche, se désenchaine. Moi, je suis rivé de l'autre côté du carreau. Elle est brune comme Pallas Athéna, la reine de pique. Elle aurait pu s'appeler Carlotta ou bien... Natalia. Un prénom à finir en a. Cela fait tout de suite plus exotique, plus envoutant. Elle me fend le cœur en quatre, entretient mon obsession principale. Paraît-il que le rouge n'attire pas plus que ça les taureaux. Moi, je n'en suis pas si sûr. Disons que le doute plane quand l'Andalouse en robe rouge se désarticule devant mes yeux écarquillés. Est-ce seulement le mouvement lancinant du tissu pourpre qui m'obnubile ? Je suis parti dans un autre monde avec la brune onduleuse. J'ai prévu de revenir à la fin du cours. Prière de ne pas déranger l'absent. Do not disturb. Nous venons d'atterrir dans sa chambre secrète, au fond de la cour, à droite. Dans cette pièce à sens unique, il n'y a pas de temporalité. Il n'y a rien sinon un matelas sans draps posé au centre de la carrée. C'est là que nu, je me dissous dans son intemporalité. Et voilà, c'est l'heure de se réveiller, d'abandonner une si

belle affaire. Je vais tout prendre avec moi, tout sauvegarder de sa sensualité. Une heure de cours seulement me fera toute une vie. Tout le reste, je crois bien que je m'en fous.

Rouge-gorge cherche nid pour passer la nuit. Il est dans un tel état de délabrement ce pauvre sans domicile fixe. Il fait froid dehors, -1 je crois. Il va crever, c'est sûr. Enfin, si ce n'est pas sûr, c'est quand même peut-être. Pas pour tout de suite, on va attendre un peu qu'il ne passe rien pour lui. Le froid finira bien par l'achever le dur à mourir. C'était ça la vie pour certains d'entre nous ? Il n'y a donc rien à faire pour ces gens-là qu'attendre qu'ils crèvent et s'en émouvoir pour faire genre ? Si certains sont détruits, c'est aussi que d'autres ont ce pouvoir absolu de détruire. A choisir en conscience, lesquels faudrait-il éradiquer ? Bon, je vais aller chercher mes filles à la sortie de l'école, quitter le confort de mon appartement chauffé à 22° et me peler le jonc dehors. Pauvre homme glacé, je ne peux pas faire comme si je ne te voyais pas. Bien sûr, je ne peux pas ressentir ta détresse. Mais je me dis que tes douleurs froides doivent être incommensurables. Et que malheureusement, je ne peux rien faire pour les soulager.

Lorsque j'évoque le suicide, seule question philosophique valable, je pense souvent à l'eau et à mon corps gonflé par cet orgueil imbécile. Je ne sais pas pourquoi. Je pense aussi à propulser mon visage dans le miroir. Normal, c'est symbolique. Ne faire plus qu'un avec l'autre en face, ne plus souffrir enfin. Ne plus souffrir à la fin. Il y a un moi à l'intérieur que je ne supporte plus. Et un autre que j'aime bien. Alors je reste pour celui que j'aime bien. Autant qu'il me fait supporter celui qui m'insupporte. Il me ferait tellement plaisir de lui tordre le cou, de l'anéantir pour de bon, de le faire sortir de mon ventre. Mais il ne décampera pas de son trou. Il est si bien blotti dans l'ombre.

Grand-mère ? J'aimais tellement la chaleur de ton lit, l'épaisseur de l'édredon. Il faisait si bon l'hiver se trouver en dessous. Un lit se doit d'être confortable, c'est le meilleur endroit que je connaisse. Il y en a un autre où mon grand-père passait des heures entières à faire ses mots croisés et où j'ai passé une bonne partie de mon enfance à lire des bandes dessinées. Les chiottes bien sûr. Bien surchauffées de préférence et disposant de rouleaux de PQ à la pure ouate de cellulose. Sinon cela irrite l'oignon, c'est super désagréable. Une bonne demi-heure sur le trône avec un bon Tintin, c'est exactement délectable.

Toujours le même plaisir d'écrire, c'est là. C'est si bon madame, si compensatoire. Au sens médical du terme. C'est ma réaction à une lésion primaire par une modification secondaire tendant à rétablir l'équilibre physiologique. C'est énorme ! Oui, entre le stade III et IV sur une échelle de VII je crois. Autant dire que je suis à un point de déséquilibre. Plus me ferait basculer dans un état de fébrilité mortelle. Faut pas déconner de trop avec les tumeurs qu'à la fin tu meurs vraiment pour de vrai. T'es mort sinon je ne joue plus. Puis-je me relever quand même ? C'est que je suis souple comme un pied de lampe, j'ai des fourmis dans la jambe et des crampes aux orteils. J'aurai dû prendre l'option gymnastique au lieu de football à l'école buissonnière. T'es mort ou bien ? Parce que moi, je n'aime pas les tricheurs, ni les imposteurs. Bon d'accord, je ne bouge plus d'une oreille. Elle est bonne celle-là, d'une oreille !

Anxiogène. J'ai la gêne de l'anxiété. Constamment réceptif aux mauvaises fréquences. Pas de chance, c'est dans ma nature d'être humain. Essaye de te raisonner me dit-elle. Raisonner quoi ? Il me manque un filtre, c'est une tâche de naissance, un truc indélébile et irréparable. La raison ne peut rien y faire. C'est un imbroglio merdique, un merdier sans nom.

J'ai un mérite, c'est d'avoir des torts en pagaille. Un plein de torts. Je ne savais pas avant de venir que j'en avais autant. C'est du délire. Un peu usant à force d'être inlassablement persécuté par des harpies qui ne doutent jamais de rien. Moi, j'aurais tellement aimé un peu plus d'estime, d'attachement. Mais il ne faut pas y compter, non. Vu l'état de déliquescence du monde, c'est mieux comme cela.

Le fabuleux destin des cons vivants est qu'un jour, ils vont crever les cons. Et ça, c'est vachement bien, c'est une super nouvelle rassurante. Le problème, c'est qu'ils se reproduisent indéfiniment et là, franchement, ce n'est pas la meilleure nouvelle du jour. Mais au fait, c'est quoi un con ? Moi, j'en connais un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix. Définition du petit Larousse qui est venu sans sa maman : personne stupide, inintelligente. C'est ça le problème, dépourvu d'intelligence et sûrement de sensibilité. Le con à poils durs souffre d'abord d'une déficience de sensibilité. Faudrait que les blouses blanches de nos laboratoires de recherche en connerie génétique nous pondent un comprimé miraculeux à dissoudre dans un verre à moitié vide. La pilule sensitivomotrice. La pastille qui fait aller dans le bon sens, sans effets secondaires.

Moi, j'étais amoureux. Mais je ne peux rien dire. Ni à elle, ni à l'autre. Et à toutes celles. Elles savent, je le sais. Il n'est donc pas nécessaire de dire. Y aurait-il un doute ? Cela n'en fait pas l'ombre. C'est clair comme un éclair au café dans la nuit chocolatée. J'ai mis mes feux de croisement, je pars en éclaireur. Tiens, c'est une jolie lumière qui brille sur la terrasse qui domine la mer. Elle m'éclaire et me renseigne. Elle est partie dans cette direction. Je ne peux malheureusement pas la suivre. Il faut que je lui dise que je l'aime avant qu'elle disparaisse dans le noir. C'est mieux, c'est plus sûr.

J'ai une pensée à transcrire et puis j'oublie. Je l'évince, c'est dommage qu'elle n'existe plus, c'est maladroit. Il me faudrait en permanence un crayon et une feuille de papier. Jusque dans mon lit. Il fait nuit sur le palace endormi. Je ne sais pas comme se nomme cet instrument de musique. On dirait un sitar venu des Indes orientales. Et la musique fut au-dessus des eaux, à l'origine des mondes. Et la fiancée du désert embrassa le cavalier solitaire, d'un baiser si doux qu'il en tomba à terre. Comment est-ce possible qu'un baiser résume à lui tout seul l'incarnation de la vie, la féerie des étoiles filantes ? Est-ce la seule capable d'un tel miracle ? Ma fiancée du désert m'a expédié une flèche empoisonnée d'amour dans le cœur. C'est comme un coup de massue dans une lassitude existentielle qui s'étire en musique. Je suis douloureusement conscient de nos désincarnations. Je ne peux rien faire, je peux juste penser au baiser personnifié de cette jeune femme, ressentir ses ondes de choc. Consentirai-je un jour à soulever le couvercle qui recouvre mon abdomen ? Voir en pleine lumière mon envie d'être un homme incarné ? Accepter de mourir en pleine apothéose ? Pourquoi est-ce si difficile finalement de vivre d'amour ? Tas de connards et de connasses déconnectés. Vies de merde.

Bien sûr, je viens de commettre une grossière erreur d'appréciation. Est-ce qu'une femme consentira un jour à soulever le couvercle qui recouvre mon abdomen ? C'est la bonne question. C'est là dans mon tabernacle que se trouve réfugiée ma lumière intérieure. C'est comme si je venais de réaliser tout ce que je ne verrai probablement jamais. C'est comme si je venais de ressentir l'inutilité profonde de cette existence. De façon définitive. Bon, qu'est-ce que je vais faire ? Mon oreille gauche fait des petits bruits étranges. J'écoute de l'oreille droite une musique traditionnelle du Moyen-Orient, je regarde dans le vide voir si je n'y suis pas déjà. J'ai fini de ranger la cuisine, d'ordonner le lave-vaisselle, d'étendre une lessive. Pour un mec qui n'en branle pas une, je me défends tout de même bien. Ma grande fille est partie dormir chez une copine. La petite dort, elle a de la fièvre à nouveau. Une rechute de rhinobronchite. Il faut dire que se déguiser en princesse Jasmine un 29 décembre dans un appartement moyennement chauffé, c'est limite. Je l'avais pourtant prévenue. Papa, il ne comprend rien aux enfants paraît-il. La parole de papa ne vaut pas grand-chose, c'est maman qui l'a dit. Sacrifié, crucifié sur mon canapé, je regarde l'écran éteint de la télévision. Et si j'appuyais sur le bouton vert de la télécommande. C'est l'heure d'aller flirter avec Emmanuelle. Non, je vais terminer mes courriers aux gérances. Et après, j'irai me flinguer en me couchant. Sinon, j'irai me coucher en me flinguant. J'hésite encore.

Qu'est-ce que je peux dire de plus si je n'attends plus rien de la vie ? Je n'en suis qu'au début du sixième. J'ai prévu 54 pages. Est-ce la fin de mon histoire ? Le début de la vie de l'autre dans le miroir ? Ne suis-je pas déjà mort ce soir ? Je voudrais récupérer plus d'images de mon passé d'enfant. Où sont-elles planquées ? Ça marche l'hypnose ? Il faut que je me rencarde sur le sujet. J'aimerais tellement ouvrir des cases mémoire fermées à double tour. Finalement, j'irai me pendre en me couchant. Sinon, j'irai me coucher en me pendant. J'hésite toujours.

Que suis-je ? Pour toi qui me vois chaque jour ? Un homme qui se lève tard, qui pue de la gueule le matin et qui ne conduit pas. Qui parle mal de manière générale. Qui ne prend pas d'initiatives, qui ne fait jamais la cuisine. Qui n'a pas une bonne situation. Que suis-je alors de si monstrueux ? Suis-je un homme abominable ? Un bon à rien comme papa qui vit au crochet des femmes et pense pouvoir en jouir en toute impunité ? Etre soi-même quand on est un tant soit peu dépendant, est-ce si diffamatoire ? Il faut croire me dit-elle. Cela change la donne. Il aurait fallu que je sois un gentleman apprêté et attentionné. J'ai été un peu trop présomptueux. Il me faut revenir à un peu plus de cohérence. Etre moi-même alors que je ne suis pas grand-chose, il vaut mieux que je le sois seul que mal accompagné.

Bientôt 2009. Plus que quelques heures avant de passer au 9. J'espère qu'elle sera une année neuve. Sinon, je ne vois pas l'intérêt. Enfin bref. Je me souhaite particulièrement cette année de passer 365 jours paisibles, apaisés, faits de paix. C'est donc paisiblement que je vais attendre un retour de flammes doucereuses. Et puis 9, cela devrait être mon année à moi. Je vais faire peau neuve, refaire mon intérieur à neuf et m'habiller comme un sou neuf. Alors la preuve sera faite que c'est au moins possible.

Lundi 5 janvier 2009, je commence un nouveau job. Formateur, c'est fini. Je vais enfin pouvoir rester le cul sur une chaise toute la journée. Putain, j'en rêvais. Je l'ai fait

tout seul comme un grand. Une annonce, un boulot. Je suis comme ça moi, je cible mes attaques. J'ai toujours eu beaucoup de chance pour trouver du taf jusqu'à présent. Je dois l'avoir bordé de coquillettes bio. C'est qu'il faut s'établir, se stabiliser vite fait bien fait. Dans deux ans, je suis considéré par les cons comme un senior. C'est cela, appelez-moi El Señor Pedro de la Conchita qui vous chie dessus et vous pisse à la raie, les cons irrespectueux. Ce lundi 5, je serai responsable pédagogique pour de vrai dans un centre de formation sur la rive droite de la Loire.

Je vais avoir de la chance apparemment. J'ai pris les trois dés que j'ai finis par retrouver dans mon buffet. Je dis volontiers mon buffet car c'est le seul meuble que j'ai récupéré après la mort de mon papa. Un gentil petit buffet qui ne paye pas de mine mais que j'aime bien. Alors voilà que je prends les dés dans une main et que je les lance sur le bureau. Je dis volontiers le bureau parce qu'il appartient en fait à ma belle-famille. Et là, devant mes yeux ahuris, je fais 4 2 1 en une. A défaut de courage, c'est bien d'avoir de la chance. L'inverse est vrai. A défaut de chance, c'est bien d'avoir du courage.

Je viens de trouver un vieux mot peu usité. Il s'agit du mot viveur, viveuse au féminin. Un viveur est une personne qui mène une vie de plaisirs. Il y a des mots comme celui-ci qui ne devrait jamais disparaître. Quand je serai grand, je serai un viveur maman. Comme papa. J'ai oublié les plaisirs, comment cela se fait-il ? J'ai pourtant eu un assez bon exemple devant les yeux en étant jeune garçon. Je ne comprends pas. Ceci dit Brahim, je ne vois aucune explication. Pourquoi s'entretenir sans sexualité dans une contrainte permanente ?

Je suis entré dans une église pour prier, je suis entré dans une synagogue et une mosquée pour prier. J'ai mis mes deux genoux sur la terre et j'ai joint mes deux mains. J'ai prié pour le peu d'amour qui reste. Dieu, je ne l'ai pas aperçu. J'ai eu une pensée intense pour tous ces hommes et ces femmes qui vont mourir demain. J'ai vu au loin, dans la profondeur de la nuit, l'amour qui agonise et la vie telle qu'elle ne sera jamais. Tout ça à cause de ces grands cons, ces humanoïdes stupides qui se sont pris pour des stars de la création pendant trop longtemps. C'est vrai, en connerie, il y a aussi des fondamentalistes. Des progressistes aussi, qui passent allègrement du statut de jeune con à celui de vieux con. Tout ça parce qu'un plaisantin a dit un jour qu'ils avaient tout l'avenir devant eux. C'est malin. Il faudrait éviter certaines plaisanteries irréversibles. Ça sent l'apocalypse à plein nez. Comme je suis content de savoir que la terre sera bientôt affranchie de tous ces tarés. Comme je suis désolé pour les quelques-uns qui ont compris où réside l'amour. Pour la peine, je vais me relever et aller mon chemin en espérant être là au moment où l'avis d'expulsion générale sera diffusé.

Je suis atterré par tant de brutalité. Elle ne me laisse pas d'autre choix que de me tirer. Je vais aller me faire voir ailleurs si j'y suis. Et alors je m'y verrais peut-être. Il y a des expressions qui ne s'oublient pas. Je n'ai plus rien à espérer, plus rien à attendre d'une quelconque reddition. J'aurai tous les torts bien sûr, cela m'est égal. Moi, je suis conscient de ce que je n'ai pas su, pas pu et pas voulu en réaction. Conscient des efforts fournis et de mes engagements. Cela n'a pas été suffisant, tant pis. Tout cela ne vaut ni haine, ni mépris. Je n'ai pas mérité tout ceci. Je rêve de mon petit univers à moi où je pourrai

mourir en paix. Il sera pétri de silence et de calme. Et de temps en temps, à l'arrière-plan sonore, il y aura des sonates pour piano et spleen aigu.

Je travaille pour que des gens soient satisfaits. Pas de moi, non. Je l'ai déjà dit. Là, en l'occurrence ou dans l'occurrence, ce qui souvent plus douloureux, je fais en sorte que des jeunes s'en sortent et des profs aient le sourire. Mission pas évidente en elle-même. Il y a tellement de gens qui se la racontent. Il y a tellement de gens qui ne comprennent pas ce qu'ils ont en face d'eux. Souvenez-vous hommes et femmes des cavernes. A l'époque, il n'y avait pas de manuel de psychosociologie à l'usage des pédagogues et redresseurs de torts en rut. Maintenant, il y en a. Mais rien n'a vraiment changé en fait. Nous ne voyons jamais rien des autres, aujourd'hui pas plus qu'hier, sauf que maintenant il y a des réunions de branleurs et branleuses qui se la racontent. C'est saoulant à la longue tout ce temps infécond à échanger des sornettes !

Je suis si désemparé, si usé par toute cette colère rentrée et cette tristesse permanente, si rongé par la bête immonde qui me grignote les boyaux minutieusement. Demain, je vais tomber sur le trottoir et il n'y aura personne pour me relever. Demain, je vais interpréter le rôle de la grosse merde qui chute sur le pavé. Mon cœur va s'arrêter de battre et oublier de repartir, c'est bête ! J'espère qu'il me sera décerné la palme posthume du meilleur second rôle. Demain sera le jour tant attendu de la délivrance. A Orléans, j'habite rue de la Bascule. Comment voulez-vous aussi ? Il ne fallait pas que je vienne là. Il ne fallait pas. Pourquoi tout ceci, pourquoi ce parcours chaotique ? Il y a un gars que je ne connais pas qui a sorti de son chapeau la tirade suivante : il n'est jamais trop tard pour devenir ce que nous aurions pu être. Il se prénomme George. Comme quoi, cela n'a rien à voir.

Il faut que tout ce que j'ai déjà écrit, je lui dise. Si elle part avant moi alors je n'aurai plus personne à qui parler. Jusqu'au bout. Sinon attendre que mes filles soient en âge. Tu comprends cela, tu comprends le sens que ça comporte ? Il faut que je lui dise ma vie. Cela prend d'un seul coup un sens si profond. Un psy, ce n'est pas pareil. Ce n'est pas mon père, ce n'est pas ma mère. Là, c'est ma maman, vous comprenez ?

Je suis explosé de fatigue. Je suis resté trop longtemps sur la touche. Mon ordinateur m'a demandé des choses étranges. Si je voulais utiliser des touches rémanentes, des touches filtres ou bien des touches BASCULES. Encore une fois, comment voulez-vous aussi ?

Deux êtres qui croyaient pouvoir se prendre ont été pris au dépourvu. Comme tant d'autres avant eux. Il ne fallait surtout pas qu'ils se rencontrent ces deux-là. Leurs histoires psychoaffectives ne devaient surtout pas se mélanger. A la fin, c'est une drôle de chose. Comme un terrain vague jonché de cadavres pas vraiment exquis. Comme une plaine brumeuse après une bataille inutile. Comme quoi encore ? Un thème musical mélancolique sur un film triste et âcre. Ma foi est gavée de fiel et de dégoût, de larmes et de nœuds à la gorge. Que dire de mon estomac et de ces mauvais airs qui transitent par mes tranchées ? L'incompréhension définitive s'installe en silences résolu. Il n'y a plus rien à ajouter. Les souffrances morales et physiques sont aux taquets. Vais-je renâitre de

cette défaillance ? C'est comment après ? Aujourd'hui, je ne veux plus être dans ce présent.

Pourquoi venir du fin fond de l'univers pour ça ? Franchement ? Nous aurions plus vite fait d'y retourner. La nuit, c'est un peu pareil au trou du cul de l'univers. Il doit y faire aussi sombre. Et c'est là que Dieu branche ses projecteurs. Tiens, de la lumière ! C'est pratique un réverbère la nuit lorsque celle-ci est trop sombre. Je sais sur quoi je marche, sur la terre ferme. Je n'aime pas la mer. Attention aux sables mouvants sur les rives de la Loire. Il y a des pièges dans la nature, des trous noirs et des oubliettes. Ciao bonsoir. La lumière, c'est pratique aussi pour voir les visages des autres. Il y en a des qui valent le détour. Bonjour, je m'appelle Charles-Edmond de la Tronche en Biais. Et moi, c'est Marie-Sabine du Cul de Travers. Je suis toujours assise à la place de la bouche. C'est à ne rien comprendre. Cela doit être très inconfortable ma chère. L'important dans tout ça, voyez-vous, ce n'est pas l'amour mais s'essayer convenablement. Surtout lors des pannes de courant imprévues. Tout ce noir, c'est insupportable !

Quelque chose à ne pas dire ce soir ? Un truc qui sortirait du tourbillon de la vie ? Là, comme posé à côté. Je cherche, je ne trouve rien. Je n'ai rien à dire. Cela change de ceux qui ont toujours quelque chose à raconter. Voyons voir si je n'y étais pas. A quoi faudrait-il alors se raccrocher ? S'accrocher tout bonnement ? Je décroche le combiné de sa base. Il n'y a pas de correspondant à l'autre bout. Gardez la ligne, on tente de vous connecter au monde. Je n'ai plus besoin de vous. J'ai juste envie de vos présences. Des présences comme lorsqu'une jeune mariée accouche près de son homme, qu'un vieil homme se meurt entouré de ses enfants, qu'un enfant malade rit des pitreries d'un clown amateur. La présence et puis l'absence. Où sont-ils partis tous avec leurs gueules d'enterrement ? J'aimais tellement vous sentir tout près de moi. Partis loin, très loin, trop loin résolument. Je suis encore là parmi les présents. Tous les matins de l'école, je signifiais mon assiduité en répondant présent à l'appel du matin. Petitjoseph ? Oui, je suis là ! Pas tout à fait mais on dirait bien. Cela n'a guère évolué en fait. Je suis toujours le même étranger à la vie. Moi, j'aurais aimé être un autre moi. Mais que cela n'a pas de sens de dire ceci. Moi, c'est comme une location longue durée sans option d'achat. Moi n'est pas un autre, moi m'appartient-il seulement ? Je vais le rendre à la fin, pas mécontent. Tenez, reprenez ma tenue et surtout ne la refilez pas au second venu, il serait alors malvenu de lui faire subir tant de déchéances de son vivant. Pas un autre moi en vue, me voilà rassuré. La présence des réputés cinglés de l'hôpital militaire de Nancy avait pourtant, le temps de ma réformation, quelque chose de précieux et d'incalculable. J'ai tant apprécié leurs présences anormales. Je me suis senti si tranquille avec eux, en grande paix intérieure. C'est à vous que je n'ai rien à dire. Quoi ? Qu'est-ce qu'ils ont mes dessins ? Ils ne vous plaisent pas ? Ils ne reflètent pas le jugement que vous aviez sur les tenants et les aboutissants de ma névrose ? Je vous emmerde monsieur l'apprenti psychiatre à douze balles. Je suis désolé de vous décevoir. Comme je suis désolé de la décevoir. Comme je suis désolé de vous décevoir tous. Pour finir, je dis ceci : je suis désolé et moi-même déçu de si peu d'amour. Je n'ai aucune inquiétude. La mort est devenue ma meilleure amie.

Putain, merde, fais chier me dit-elle. Il est 0h11 à mon réveil à quartz qui synchronise toutes les nuits avec une antenne allemande. Pas rancunier le gars. Pourtant, je viens de regarder à la télévision un film sur une chaîne d'homosexuels. Là, c'était sur les

lesbiennes et l'amour. Je me suis senti étrangement captivé, impossible de me coucher avant minuit. Putain, fais chier, merde. C'est à c'te heure-ci que tu te couches ? Mon film avec des vraies actrices dedans fut passionnant de bout en bout. Une psy gouine tombe amoureuse de sa colocataire, jeune entreprenante qui trouve son plaisir avec des hommes anonymes. L'amour se trouve, l'amour se cherche, fruit du hasard et de l'attraction érotique des corps. C'est spectaculaire, si simple, d'une audace incroyable. Il n'y a ni désolation, ni déception. C'est à pleurer sur soi. Alors, pour me consoler, j'ai rêvé d'elle. J'ai rêvé de celle et de ça. J'ai compris où se situe l'amour, je sens où il se trouve. Je sens aussi toutes les dérives sentimentales qui ne lui ressemblent pas.

J'ai entendu un cri dans la nuit. Il venait de là-bas, il venait de la plage. C'était un cri d'une détresse ahurissante. Comme le cri d'un nouveau-né qui sait déjà que son existence ne sera que désenchantement. Un flot intarissable de douleurs s'ébruite dans l'air et me parvient. Normal, à se remplir uniquement de plaisirs expéditifs et de consommations artificielles. Il en faut des stocks d'aspirine et d'antidépresseurs. L'amour est passé devant elle, l'a regardée avec attention et insistance. Elle a eu peur de lui. La peur de se voir au travers, grâce à lui. Tous les prétextes sont bons pour fuir. Fuir sans cesse jusqu'au jour où seule dans les vagues, elle hurle sa faiblesse et sa lâcheté. La peur cher ami, me dit-elle, les yeux embués. Est-il trop tard pour nous aimer ? Sommes-nous encore en vie ?

Maman ? Pourrions-nous rentrer chez nous ? Comme avant, quand j'avais dix ans. Ô babe, my little baby. Maman, papa est-il mort à la guerre ? Qu'a-t-il laissé derrière lui pour moi ? Hé toi là-bas ! Pourriez-vous m'aider à porter ma pierre ? Me sortir de ma cellule d'enfermement ? Qui le peut ? Moi tout seul avec l'aide d'une psy froide et déconnectée que la vie viendrait de rattraper ? Maman, ramène-moi au temps d'avant les crises. Il ne se peut pas. Je n'ai pas été assez affectueux avec mes filles lorsqu'elles étaient petites. Je le regrette, je n'ai pas pu. Il n'est jamais trop tard en fait pour avoir le cœur en fête. 00h09, putain, tu fais vraiment chier là. Je me perds en conjectures, je cherche la sortie de secours.

C'est con de se croire immortel. De toujours remettre au lendemain ce que l'on pourrait faire le jour même. Le lendemain, il était mort le gars. Il n'a pas eu le temps de faire ce qu'il voulait. Ce n'est pas une croyance car en conscience, chacun d'entre nous sait qu'il va mourir. C'est bizarre comme impression. Ce n'est pas demain mais après-demain forcément. Il est un âge où cela est moins sûr. Prenez par exemple ma grand-mère maternelle. Un médecin passe la voir chez elle, ausculte son cœur, elle a je ne sais quel âge. Tout va bien, ne vous inquiétez pas, je vais vous soigner. Un quart d'heure après le départ du toubib, elle meurt d'un arrêt du cœur. C'est bête vous avouerez ! Toutes ces choses qu'elles auraient pu faire ou dire en un quart d'heure. Demain, toujours. Et puis voilà, couic ! Monsieur Petitjoseph ? Oui ? Vous avez une tumeur dans la tête. Ai-je fait, dit tout ce que j'avais gros sur la patate ? Non. Parce que finalement, nous n'avançons pas tous en même temps et qu'il serait alors vain de faire ou de dire des choses senties sans dépositaires pour les recevoir convenablement. Toujours cet inconfort dans le drame de l'incommunicabilité des êtres. Papa, j'ai oublié de te revoir avant ta disparition. Je crois bien que tu n'aurais rien eu à me dire de plus. C'est cela le vrai drame, avoir du temps à soi et ne rien faire d'autre que de le laisser filer sans avancer.

Marina se trouve égarée dans la baie des anges. C'est l'été au mois d'avril. Il fait chaud ce soir sur la riviera. Elle est déserte, il n'y a dans les airs que quelques poissons qui vont et viennent froter leurs écailles contre sa peau de velours. On se croirait dans un rêve d'Arizona. Ou dans un autre rêve cinématographique. Elle tourne un plan séquence pour un film. C'est là que j'interviens pour la scène du baiser sur fond de lune. Action et réaction sur deux fondus enchaînés. Me voilà pris au piège de sa langueur. Ne me coupez pas tout de suite le moteur, j'en ai encore sous le capot. Ma parole, voilà que nos langues s'allongent. Ce n'était pas écrit dans le scénario. Que va dire le metteur en scène de cette rallonge ? Stop, hurle-t-il. Ça suffit pour ce soir, je suis fatigué de tant d'imprévus. Nous remettons le couvert demain. Oui mais demain, il est possible que je meure et je voudrais aimer fort tout de suite. Marina et moi, nous sommes partis à la dérive sur la mer de nos sentiments distingués. Ce fut une folle nuit. Au matin, j'ai mouru comme prévu, content de moi. Content d'avoir prévenu. Le film s'est terminé sans moi, je n'avais plus rien à y faire.

Comme je vous envie chère amie. En même temps, la densité de la forêt est aussi obscure que le silence de la nuit. C'est là que je pleure et que je vous envie. Je ressens un dénuement extrême. Dépossédé de toute possibilité, de tout et de moi-même. Quantité si négligeable. Dépersonnalisé, totalement désincarné. Même plus un sourire. Immunodéprimé par mon entourage vivant. Je me ratatine comme un futur vieux croûton trempé dans une soupe amère. La nuit, je rêve du retour de la flamme, d'un retour de flamenco au centre de ma cour. Je vois une longue robe rouge passion et des frous-frous. Un chignon fait à la va-vite, composé de longs cheveux frisés aussi sombre que la nuit dans laquelle je m'enfonce jour après jour. Moi aussi, j'ai demandé à la lune qu'elle continue malgré tout à m'éclairer. Pour voir aussi ton visage dans les ténèbres. Comme l'inaccessible étoile, comme mon château en Espagne. J'ai épousé la nuit noire, la lune a été l'astre témoin de mon désastre.



Ça sort tout seul. Pas besoin de tire-jus ou de mouche-bébé pour sortir les vers libres de mon nez. J'ai un tarin grand comme cela. D'ailleurs, ne dit-on pas qu'homme au grand nez, femme empressé ? N'importe quoi ! Faut que j'arrête la branlette au clair de lune. Je vais finir par prendre ma vessie pour une lanterne allumée. Elle est passée au rouge, comme dans Epouses et Concubines. C'est bon mademoiselle, vous pouvez entrer dans mon boudoir. C'est tout l'inverse de notre code de bonne conduite dans les clous. Chez nous, il faut attendre le petit bonhomme vert. Il y a des cultures différentes de par le vaste monde. Mais une seule devrait universellement rallier les troufions. L'amour des orifices et des béatitudes.

Je cherche des mots nouveaux que je ne connais pas. J'ai trouvé adiabatique. La définition me va bien. Ma vie est une transformation adiabatique, ne s'accompagnant

d'aucun échange de chaleur avec le milieu extérieur. Etonnant, non ? Aurait dit mon grand ami Pierre. Mot qui conviendrait à grand nombre de pys désagrégés. Et à des décomposés comme moi qu'il n'est pas nécessaire de ré-agrégés. Tarés de tous les pays, unissons-nous nos talents inégalés pour la dernière salve. Ça va péter grave dans l'univers.

Un petit souvenir entre le fromage trop fait et la poire acide ? Je ne sais pas moi, un truc agréable, un moment plaisant.

Foufou et Foufoune sont dans un bateau. Foufoune tombe à l'eau, elle ne sait pas nager cette névrosée. De fait, elle coule aussi sec. Foufou qui n'en demandait pas tant se retrouve tout seul comme un gland. Une envie irrésistible de bibite l'assaille. Bibite qui comme chacun sait veut dire boisson fraîche en italien. Moralité de cette brève histoire : tant va la cruche à l'eau qu'à la fin il te reste tes deux mains pour boire un coup.

A un moment donné, en effet et parfois sous l'effet des stupéfiants, il n'est plus possible de se contenir. L'irrespect est une forme d'insoumission, une preuve d'intelligence. Ça, c'est pour mes chevilles. A un moment donné, ça dérape inévitablement tellement les ordures pullulent de part et d'autre. Toutes les ordures, qu'elles soient ménagères ou pas. Je préfère nettement Gainsbarre qui se bourre à Gainsbourg qui se barre. Et bien d'autres encore, dont les noms illustrèrent si bien le sarcasme obligatoire.

Se sentir mal. Très mal. Pas loin de la rupture. Ce que je ressens à l'intérieur est si monstrueux. Je ne peux pas passer mon caddie à la caisse. Je suis à l'entrée de la grande surface, je ne bouge plus, je suis tétanisé, je vais mourir. Tellement mal, tellement pas bien. Je suis malheureux d'avoir à vivre cela. Franchement ma vie pitoyable, je n'en veux plus. Je suis un être humain inapte qui n'a que faire de lui-même. Et voilà qu'elle en remet une couche. A ton âge, tu devrais réagir autrement. Qu'est-ce qu'elle comprend ? Elle se plaint de me mettre dans cet état-là. Je suis au pire endroit de mon existence.

Une rose sur une branche perchée me tint un drôle de discours. Elle me héla alors que je passais en dessous. Bonjour monsieur l'affligé. Bonjour madame la rose.

- Voulez-vous deviser quelques instants sur la terrasse ? dit-elle d'un ton détaché, sans l'ombre d'une malice dans la voix.
- Bien volontiers.
- Avez-vous remarqué l'originalité de l'endroit ?
- Non.
- Le sol de la terrasse est composé de dalles blanches et noires comme un échiquier. Le même nombre de cases.
- Vous appréciez les échecs ?
- Que lorsqu'ils sont bien menés, répond-elle de façon ambiguë.
- Et vous m'invitez à faire une partie ?
- Tout à fait, je serais la reine blanche et vous le roi noir.
- Il faudrait convier ces dames car nous allons manquer de pièces.
- Ce n'est pas un jeu de dames, ironise-t-elle mais le jeu de l'amour et du hasard. Le jeu de la réussite ou de l'échec amoureux en somme.
- Si nous ne sommes que deux, nous n'allons jamais nous rencontrer. Il n'y a que vous qui puissiez me mettre en échec, c'est un peu déroutant, non ?

- N'est-ce pas comme cela d'ordinaire ?
- N'aurais-je donc jamais ma chance ? N'y a-t-il que l'échec au bout inéluctable ?

La rose s'est tue. Je le sais, elle est belle mais au fond d'elle-même, elle pique tous les cœurs avec ses épines tueuses. Il est probable que nous ne sommes pas là pour nous aimer mais pour nous détruire du mieux possible.

J'ai la permission de vivre jusqu'à minuit. Après, je deviens misérable, méprisable. C'est la loi de la mère maquerelle, de la mauvaise mère qui est en chacun de nous. Pas vous ? Heureux veinards. Est-il possible que vous ayez intériorisé les images d'un bon père et d'une bonne mère ? Vous avez du bol, je n'ai pas eu cet avantage. Je ne suis pas certain à 43 balais d'avoir bien dissocié l'image de la femme aimante et celle de la mère assassine, l'image de l'homme incarné et celle de l'ordure courante. En effet, ce n'est pas facile de vivre paisiblement avec de tels archétypes. Tu mélanges avec mes archaïsmes et là, tu obtiens un sacré gloubi-boulga de casimir délabré. Il n'aurait pas fallu que je dorme dans le lit de ma grand-mère lorsque j'étais petit. 23h56, il faut que je me défroque. Il ne faudrait pas que je dépasse le douzième coup de minuit.

Que de truismes à donner à bouffer à la première truie venue. Que de bavardages en l'air, de blablas lassants et de périphrases épuisantes. Pourquoi tant cherchent à montrer qu'ils sont intelligents ? Là où tout le monde s'en fout. Il y aurait meilleure démonstration à se taire. Je vous prie de bien vouloir faire silence. Qu'est-ce qu'il a dit ? Il a dit silence ! Quoi ? SILENCE ! Ce n'est pas vrai ça ! Toujours à l'ouvrir pour un oui ou pour un non ! Il y en a assez maintenant. Moi, je vais donner le bon exemple. Chut...

Apportez-moi mademoiselle votre trou de balle sur un plateau que je le force en douceur et en silence. Comme il vous plaira chère amie. Je suis votre humble et dévoué domestique, votre valet de pique. Une question vous vient à l'esprit. Est-il récupérable le Petitjoseph ? La réponse est définitivement non. Perdu à jamais, je ne reviendrai pas de sitôt parmi vous. J'ai fait mes deux valises, pris ma brosse à dents. J'arrive chez moi bientôt. Vous comprenez ? Chez moi, aussi incroyable que cela puisse me paraître. Une porte avec une clé et derrière le strict nécessaire. Cela sera vide avec des images partout sur les murs. Je n'ai jamais eu de chez moi à moi. Je sais pourquoi, le besoin d'une maman tout le temps qui ne soit pas assassine. N'aurais-je jamais réussi à prendre ma femme pour autre chose qu'une maman que j'espérais gentille ? Il n'y a pas que cela, non. Je n'ai pas fait douze ans ingrats sur un divan pour rien. J'attendais la femme avec des arguments, je n'ai trouvé que la mère. La mère, c'est bon. J'ai assez donné. Il serait question de passer aux choses sérieuses dorénavant. Je vais passer l'annonce que j'ai en réserve lorsque je serai établi. Rétabli devrais-je dire.

Il n'y a pas que les feuilles mortes qui n'en finissent pas de mourir. Il y a certains hommes aussi. Des êtres humains qui souvent pleurent la nuit pendant que d'autres dorment. Je pleure donc je suis, l'ai-je déjà sorti celui-ci ? Tout de suite après la crise de la grande surface, je me suis mis à pleurer. Parce que je suis un être humain je crois. Alors, sans voir autour de moi, les larmes se sont mises à couler. Cela fait du bien de pleurer, je le devrais plus souvent. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'il me soit aussi difficile de le faire. Là, par exemple, j'essuierais bien une petite larme mais rien ne veut sortir. C'est vraiment mal foutue cette putain de vie.

Il y a des fois, je me demande vraiment où je veux en venir. Ces titres de récits ne seraient-ils pas un brin prémonitoire ? Retour de flamenco avant même de l'écrire, c'est comme si je m'indiquais à l'avance une trajectoire, non ? Qu'est-ce que vous en pensez, vous autres qui ne me lisez pas ? Oui, il est vrai. Je suis un peu seul dans l'histoire. Il faudrait que je lance des invitations à ma table. Venez voir par ici au cas où cela pourrait vous intéresser, vous intriguer, vous surprendre et pourquoi pas vous émouvoir. Il n'est pas nécessaire de réfléchir. Laissez-vous porter, laissez-vous aller. Vous allez voir, il est possible que cela vous fasse un petit quelque chose. Détendez-vous la rate au lieu de vous la mettre au court-bouillon. Desserrez-vous les alvéoles, il fait bon y faire passer un peu d'air pollué niveau 5 sur l'échelle officielle d'Airparif. A 10, vous resserrez les valves sinon vous crevez d'asphyxie. C'est vrai que l'air ambiant devient largement délétère. Mais revenant à mes moutons et mes brebis, je vous le dis en vérité, il ne fait pas bon être trop seul dans l'existence. C'est ainsi.

30/12/1937. $3+1+2+1+9+3+7 = 26$. $2+6 = 8$

30/08/1942. $3+8+1+9+4+2 = 27$. $2+7 = 9$

Père et mère ne se sont probablement pas concertés. Je viens de faire cette découverte étrange. Je suis définitivement l'enfant du 8 ou du 9. C'est là que mon inconscient m'interpelle. Huit ou neuf ? Il y a comme un doute non résolu. Le 1 et le 4 sont quant à eux sans ambiguïté. Pourquoi ou ? Pourquoi pas et ? Huit paternel et neuf maternel pour l'instant.

Rien, ni personne. Le pire reste peut-être à venir. L'essentiel de ma vie est-il déjà derrière moi ? J'ai cette impression assez nette. Je vais penser à tous mes petits bonheurs passés, je ne retiendrai qu'eux. Ils occuperont dorénavant des places prépondérantes dans mes pensées. Toutes ces petites choses, ces petits riens qui ont fait mes joies et mes plaisirs. J'ai envie qu'ils me collent à la peau, qu'ils s'impriment dans ma chair. Je vais m'habiller d'une nostalgie ardente. Isabelle, mon Isabelle, te souviens-tu de nos dix-huit ans et de notre déambulation dans les rues de Florence, un soir d'avril où il faisait si bon ? N'ai-je vécu tout ce temps que pour me souvenir de cet instant de charme et d'intimité ? J'ai tellement d'autres temps dépassés qui ne m'ont servi à rien, que je ne me rappelle pas. Ils sont si peu mes instants de grâce, à rejaillir régulièrement comme des bouées de sauvetage.

Tu vois la bouée jaune là-bas qui délimite la zone de baignade autorisée ? Je vais aller la rejoindre, nager jusqu'à elle. Une fois que j'y serai, je poserai mes bras sur elle et je ne bougerai plus de là. Il vaut mieux ne pas la quitter parce qu'à cet endroit, nous n'avons plus pied. Nous pourrions sûrement nous noyer, surtout la nuit. Impossible de savoir où se trouve le rivage sans l'éclairage de la lune. Imagine deux secondes, tu pars vers le large pensant regagner la rive. T'es mal, non ? Je n'ai finalement plus envie de me noyer. J'ai juste le désir de rester accrocher à la bouée jaune le plus longtemps possible, de flotter avec elle au gré des courants. Imagine ce que cela doit être agréable d'être bercé par la mer. Cela m'irait bien mais j'ai juste peur d'avoir un peu froid à la longue, même en combinaison. Alors, j'ai décidé de m'acheter un espace avec une cheminée et un fauteuil à bascule. Je pourrai ainsi lire au coin du feu et écrire à ma table non loin de l'âtre. Voilà, je vivrai ainsi en attendant le jour de mon départ pour le désert.

Je lui ai envoyé un message. Quand j'étais plus jeune, j'écrivais des lettres, des vraies, écrites à la main sur du papier. Je devais avoir quinze ans lorsque j'ai envoyé ma première missive à une amourette de vacances. Elle ne m'a jamais répondu la connasse. Elle n'est pas la seule par la suite. Elles souffrent apparemment d'un léger déficit de politesse les chéries. Je ne devais pas être très intéressant en fait. Comme d'habitude. Je lui ai donc envoyé un message par comptes e-mails interposés. C'est plus rapide en effet. Pas besoin de gâcher du papier, de raturer sans cesse et de recommencer dix fois pour rien. Et alors ? Elle ne m'a toujours pas répondu cette autre garce. Pourtant, je ne lui demandais rien d'autre que la façon de lui rendre un bouquin qu'elle m'a prêté. Il ne faut quand même pas déconner, non ? Il y a peut-être des solitudes imméritées.

Je te vois qui sombre dans le fond de ton trou noir. Je suis curieux de savoir où cela va te mener. Vas-tu me congédier ? Me demander de partir ? Je hais ta brutalité. Moi qui souhaitais une femme gentille. C'est tout ce que je peux dire. Dommage que je n'aie pas d'endroit où aller. Rien, ni personne. Aucun refuge devant moi. 43 ans et une magnifique solitude. Belle réalisation à mettre à vos actifs et au mien. C'est nous tous qui ne voulons pas être ensemble. C'est vrai, que faire avec un clochard unidenté qui me parle d'agent secret travaillant pour le compte de l'Est. Non, je ne suis pas un transfuge venu du froid sibérien. Le pauvre garçon, il est sérieusement entamé du ciboulot. En même temps, je ne peux pas faire autrement que de le comprendre. Je lui décroche un sourire énigmatique d'agent trouble. Mon nom de code est Joseph, Petit Joseph. Résidu de juifs errants et de celtes pas commodes. Je vais dans quelques temps entrer dans l'ombre des souterrains et des corridors, des galeries obscures et des gorges profondes. Ma mission, si je l'accepte, sera de finir comme lui. Dans un trou noir.



Au bout, tout au bout, il y a mon amie Béatrice qui nous attend. Celle qui nous conduira vers le créateur de ce chaos. Dématérialisés, nous irons faire savoir au divin donneur d'ordres ce que nous avons pensé de cette gageure. Faudrait voir à ne pas recommencer cette connerie indéfiniment. Mais peut-être que pour l'inhumanité, vous n'y êtes pour rien. Ce fut un regrettable accident, imprévisible et totalement ingouvernable. C'est vrai, vous êtes le créateur bailleur, pas le gestionnaire. Oui, j'aurai apprécié la présence d'un syndic de copropriété céleste, de justiciers impeccables. Toujours est-il que c'est pour le moins étrange cette invention physique des petits et des grands trous. La vie et la mort en sont parsemés. Il y a le trou de la serrure, le trou de la sécurité sociale, le trou du cul qui donne du plaisir, le trou du vagin qui perpétue la vie, les trous de mémoire des souris, les trous d'airs normands bien connus des pilotes d'avions, les trous noirs qui annihilent toutes les vellétés et les trous où reposent les corps. J'ai une affection particulière pour le trou vertébral et mes trous de chaussettes aux deux gros orteils. Courbet avait peut-être raison. L'origine de l'univers est probablement une grosse chatte pleine de poils noirs.



Je ne vois pas d'autres explications. Et si je sortais de mes trous pour prendre l'air. Apporter de l'eau à mon moulin. Continuer à longer la route, de jour comme de nuit. Après tout, puisque je suis toujours là, autant joindre l'utile à l'agréable. Faut que je m'y mette. Seul, cela ne va pas être évident. Droit devant, à l'abordage moussaillon. Haut le cœur et la queue droite, je m'en vais battre la campagne, me mettre en quête de trous à vendre ou bien à louer.

Il fait à nouveau un peu chaud et un peu beau. L'hiver est enfin derrière moi. Je revis de tant de lumière quasi printanière. Je vais aller faire un tour dehors, marcher sur les trottoirs, dire bonjour à l'agent de sa majesté 008 ou 009. J'ai une histoire drôle à pleurer à lui raconter, une drôle d'histoire en vérité. C'est l'histoire d'un mec qui ne voulait pas sortir du ventre de sa mère...

Des fantasmes sexuels ? Oui, j'en ai comme tout le monde ou à peu près. En fait, je me dis qu'il n'est pas utile d'avoir des idées préconçues entre adultes consentants. L'important, c'est de laisser faire l'alchimie des corps et des esprits. Faire preuve d'un peu d'imagination, d'inventivité. Parce que finalement les fantasmes, c'est ce qu'on ne fait jamais tout à fait. A moins d'être deux à avoir rigoureusement le même. N'est-ce déjà plus de l'amour ? Viens par-là, nous allons faire un fantasme. Ah bon ? D'ordinaire, n'est-ce pas l'amour que l'on fait ? Même dans l'étreinte, il y a des diversions regrettables. Qui finiront par se regretter plus tard, il me semble. Aimer n'est pas jouer. Par contre, j'ai en ce moment une furieuse envie de me divertir.

Elle a les yeux bridés et une face de lune. Je me souviens de mon oncle et de sa vietnamienne. Elle habitait en face de chez ma grand-mère paternelle, de l'autre côté de la rue, dans un immeuble de couleur jaune. Normal pour une asiatique. Alors que le nôtre était rose. Elle était jeune femme, j'étais alors un petit garçon. Je trouvais sa frange brune fascinante. Je l'ai revue pas plus tard qu'hier. Elle avait étrangement rajeuni. En fait, elle avait le même âge qu'il y a une trentaine d'années. Elle est toujours jeune femme, j'ai un peu trop vieilli. Je n'ai pas fait attention aux marches. Et j'ai bien peur de ne pas me bonifier avec le temps. Il est là le hic. Comment voulez-vous qu'elle veuille de moi dans mes états ? Je suis tout juste bon à jeter à la benne preneuse. Les cochons de l'Orléanais ne voudraient même pas de moi au petit-déj'. L'âge avançant et les épreuves ont achevé de me racornir le corps, le cœur et l'esprit. Moi, je lui dirai quand même des mots doux. Moi, je lui écrirai des odes. Moi, je m'efforcerai de rester vivant.

La vie a fait de moi un handicapé moteur. C'est vrai, ce n'est pas étincelant. Objectivement, c'est la cata. Je ne suis pas souvent avec mes filles, à jouer avec elles. Physiquement absent, comme mon papa et ma maman. Caché devant mon ordinateur à cliquer sur des boutons dérisoires, qui ne m'apportent fondamentalement rien, sinon une sorte d'excuse. Celle de ne pas savoir comment faire. Le temps passe, l'héritage est hélas

bien présent en moi. Je me dis que je n'y suis pour rien, si je ne sais pas faire autrement. Cela me rend très triste en même temps de passer à côté. Destin, destinée, il y en aura pour tout le monde. Un destin et puis voilà, c'est fini. Heureusement, elles auront eu une mère plus affectueuse et démonstrative que moi. Je les aime mais pas comme il faudrait. Pour mes parents, ce fut pareil. Ils m'aimèrent mais pas comme il fallait. Et ainsi de suite s'en vont les vies.

Aujourd'hui, avec femme et enfants, nous sommes allés sur la grande place d'Orléans consommer des chocolats chauds dans une brasserie quelconque. Le serveur est venu nous apporter l'addition. 18,50 euros les quatre consommations. Avec les francs, cela aurait porté la note à 121,35 francs. Là, d'un seul coup d'un seul, j'ai senti une douleur aiguë me transpercer l'oignon. Comme si un gros bâton venait de me perforer la chocolatière. Putain de commerçant. Je n'ai rien trouvé de mieux comme licence poétique le concernant.

Ai-je souhaité que les choses soient parfaites ? Cela est possible, par réaction. Et là, chaque jour que Dieu fait, je souffre de toutes ces petites imperfections. Je voulais une vie perfectible, je ne l'ai pas eue, poil au nez. Il faut que je me résolve. Du verbe résoudre au subjonctif présent. Je me dois de laisser courir ma vie et celles des autres. Laisser courir, laisser pisser, laisser tomber. Admettre enfin que la déréluction soit. Que son règne vienne, que sa volonté soit faite sur la terre. Tout admettre, ne rien pardonner qui ne soit pas expié. Chaos et Chronos sont dans un bateau grec, c'est l'amour qui tombe à l'eau. Chaos dit à Chronos : heureusement qu'ils ont inventé l'amour les cons, comme étant la suprême illusion. Sinon, il y a belle lurette qu'ils auraient été tous morts. Et Chronos de répondre en opinant du chef : tu l'as dit bouffi. Tout cela finira dans un bain de sang collectif de toute façon.

Sans conscience et cent patates, il me reste au moins de quoi me nourrir. Je n'ai pas de parachute doré pour me couvrir en cas de pluies acides. Je suis démuné face aux intempéries. Mars attaque ses giboulées. En avril, j'enfile mon pardessus. En mai, je ne fais pas forcément ce qui me plaît. Mais nous ne sommes qu'en mars. Crever bien sûr. Bien sûr. Aussi sûr que je vous le dis. C'est une arme de destruction massive. Un truc imparable.

Je ne vais pas écrire un roman, non. Je m'en tape des formalistes. Le genre majeur et les gens mineurs, qui vont à la mine pour bouffer. Je verse dans le larmoyant, cela devient religieusement indigeste à lire. Vous allez me refermer, je le sens gros comme une maison. Bon pour la casse. Il me reste encore quelques lignes à renifler et je me tire de là.

Ah oui, c'est vrai. J'ai tué un gars cette nuit à l'arme blanche. Un fourbe, un félon de moins. J'ai bien fait, non ? L'avantage de tuer en dormant, c'est que l'on ne risque pas de sanction. Pas de tribunal, pas de punition. Je me suis réveillé content. J'ai repensé à mon exposé en terminale. Pourquoi la sanction ? La sanction est-elle toujours légitime ? Je me souviens avoir fait sensation ce jour-là, en demandant à mes congénères : c'est quoi une anomalie incriminable ? Personne n'était d'accord avec moi. Esprit vif et curieux avait noté ma prof de philosophie sur mon livret scolaire, une versaillaise bon chic bon genre, toute vêtue de bleu marine et vert canard. Combien ai-je eu déjà ? 16 au bac, tout le reste

en dessous de la moyenne. Gros fainéant, bon à rien. Je croyais déjà au monde parfait à l'âge de 18 ans. Apre désillusion. Qu'un petit con de plus je faisais avec mon loden couleur chameau et mon attaché-case de blaireau. Dommage qu'il faille aller me coucher, j'étais chaud bouillant ce soir de pleine bille. C'est la faute à face de lune. Elle me poursuit.

De douces inconnues, de tendres amies, de perfides amantes. Je regarde derrière moi. Mouais. Ce n'est pas l'euphorie. Mais c'est toujours ça de pris. Court, long. Cela n'a aucune importance. Et puis, un matin, elle est apparue. Je ne m'y attendais plus. Je me croyais mort. J'ai cru que j'allais m'en sortir et puis finalement non. Apparition inopinée quand soudain, ma soudanaise apparue dans la rue. Elle n'est pas de là-bas mais d'ici. Elle vient d'un pays où les femmes ont les yeux bridés. J'imagine le marin breton descendant le Mékong et voyant pour la première fois cette créature hallucinante. Si je l'emmenais avec moi pour un voyage sans retour. Une sorte d'aller simple vers l'oubli. J'imagine toutes ces choses qui d'un seul coup ont l'air de donner un semblant de sens. Bien sûr que cela serait insensé comme le reste mais si heureux. Sensation permanente du bonheur qui ne peut mener que vers l'absence. Je comprends soudainement toutes ces attitudes insensées, ces jolies petites morts, ces actes déraisonnables. Il me faut altérer ma conscience, à défaut de l'abolir. Devenir un taré pétri d'extase. Je pourrais ainsi me féliciter en regardant la mer par la fenêtre de notre chambre d'amour. Je connais un charmant petit hôtel sur la côte normande. Je voudrais la clé de la 44. Ainsi la refermerai-je à double tour.

Elle est si frêle, si fine. Elle a des attaches si délicates. Des doigts longs et racés. Des cils en forme de balayettes. Des lèvres enveloppées sur lesquelles elle passe sans cesse sa langue de chatte brunâtre. Un homme dans la mer de chine, je sombre dans son univers de petite femme fatale. Noir, c'est clair, c'est noir comme l'univers, comme la nuit sans visages. Cela fait du bien à mon cœur.

Je vomis des mots. C'est un compte rendu. Un savoureux mélange de mélancolie. Les caractères et les notes de musique convolent en juste accord, s'amuse de ma sensibilité et de mes états d'esprit. J'écris comme je vis. Avec cette envie inépuisable de vomir. Parfois, elle s'entend si fort. Le tonnerre gronde dans les rayons du supermarché. Ce n'est pas la peine de rester hébété. Vous pouvez refermer votre stupéfaction ahurie. Vous ne connaissez vraisemblablement pas la douleur physique de vivre ? Permettez-moi de vous trouver pitoyables, tous autant que vous êtes.

Tout un dimanche à roter, ce n'est pas cool. A cinq heures du mat, je ne me suis pas très bien réveillé. Et puis je me suis rendormi dans le calme. Il y a des jours comme celui-ci totalement improductif. Il n'avait pourtant pas trop mal commencé. J'ai pris un car pour Strasbourg. Je ne sais pas ce que j'avais à y faire. C'est là qu'au premier rang des sièges, la reine Catherine est survenue. Elle allait à Metz. Je ne sais pas ce qu'elle avait à y faire. Elle m'a demandé de descendre avec elle, elle a mis sa langue dans ma bouche et m'a prié d'accrocher mon désir au sien. Elle m'a dit qu'elle voulait que je devienne son mari. J'ai trouvé cela étrange de la part d'une inconnue. Mari, je lui ai répondu que c'était probablement la pire chose qu'elle puisse endurer. Vous pouvez demander à ma femme, elle vous le confirmera. Amants d'un soir suffira amplement. C'est surtout le matin que ça craint. Je pue de la gueule à tomber à la renverse. Je suis mi-entendant, je ne conduis pas. J'ai des crises de rots et de tachycardies à répétition. J'ai une situation professionnelle de

crève-la-faim avec mes 1600 euros nets par mois. Certes, j'ai un treizième mois. Non, ce n'est vraiment pas une bonne idée. D'ailleurs, je me demande comment vous avez pu l'avoir. Ce serait indigne d'une reine que d'épouser un valet névropathe. Mais c'est qu'elle insiste la souveraine. Bon, je veux bien descendre mais à une condition. Je repars demain matin pour Strasbourg. Très bien me dit-elle. Elle avait réservé une chambre d'hôtel en ville. Au premier étage, vue sur le ciel. Ni une, ni deux. Tout s'est mis à voler là-dedans. Pantalon, caleçon, culotte. Objectif : atteindre la face éclairée de sa lune avant l'heure de mon Martini on the rocks. Je dois bien avouer que c'est parfois bon des désirs attachés sur fond de sonate mozartienne. Le lendemain matin, après une nuit de débauches chocolatées, je cherchais les horaires pour Strasbourg. Bien incapable de les trouver. Je fus pour le moins fâché par ce contretemps intempestif et comblé par notre corps à corps. Je décidais alors de retourner à Orléans, après avoir pris un peu de sa lumière.

Dreams. Je ne sais pas pourquoi un mot fait toujours mieux en anglais. J'en ai fait des sympas. Des qui reviennent de je ne sais où, faits il y a des années-lumière. Comment se fait-il qu'ils puissent revenir sans crier gare ? Il se passe quoi à cet instant dans le cerveau ? Tiens, je l'avais oublié celui-ci. Comment se fait-il qu'il remonte ainsi à la surface ? Où se trouvait-il prisonnier ? Dans quel cluster ? J'aime qu'ils reviennent ainsi à l'improviste me dire que je suis encore en vie, mal-en-point peut-être, mais respirant toujours.

Franchement ? Impossible à imaginer, à envisager deux secondes. Moi ? Souffrir à ce point ? Non, c'est impossible. Vous rigolez. Vingt ans, l'assurance des grands. Ma vie d'adulte sera exemplaire. Je ne me laisserai pas embarquer dans des galères, à ramer à contre-courant. Ce n'est pas pour moi. J'ai tout bien réfléchi pendant des heures entières, j'ai fait de la psychologie et de la philosophie. J'ai eu des expériences, j'ai beaucoup regardé de films et lu de livres. Je suis fin prêt pour être défait à plates coutures. Et me voilà ce jour devant vous, vaincu, terrassé, emporté sur tous les fronts. Quelle vaste supercherie ! La vie de demain n'est nulle part inscrite. Si j'avais su, je n'aurais pas perdu autant de temps en suffisances.

Elle m'a eu. Je suis le héros du mépris, du désengagement. Je n'ai pas été à la hauteur de l'enjeu. Replié, brisé, rétréci. Cela fait un drôle d'effet en vérité. J'ai fini par rompre l'amarre. Elle en a marre de moi. J'ai essayé à maintes reprises de tenir le nœud sur le quai. Et elle de chercher à le défaire sans cesse, il est tombé à la mer. Je suis tout de même très affecté par ce mouvement inéluctable. J'en bave, j'éructe, je somatise. La fameuse angoisse de l'abandon maternel. Le petit garçon dans mon ventre n'est plus rassuré, il a perdu le lien. Grand-mère, mère, femme. Il me reste mes filles. Il faut tourner la page, changer de pays et d'âge, aborder un nouvel embarcadère. Saluer le mystère tous les soirs avant de s'endormir, rire une dernière fois et puis se taire en écoutant les Gnossiennes de Satie.

Ainsi, à la fin de l'envoi, je touche à ma fin. Fin de l'acte I. Hein ? Un seul acte ? Eh oui, pour ainsi dire. C'est trop peu, je sais. Acte II, scène 1, le retour du mort-vivant à la vie solitaire. Je vais faire en sorte de ne pas avoir d'idées préconçues. Pas de représentations avant la première, pas de fantasmes inutiles. Au théâtre ce soir, une pièce de Petit Joseph en deux mots et dix-neuf tableaux. C'est une sorte de monologue du ventre, je suis ventriloque. Je ne vous le fais pas dire. Les costumes sont de Donald et les

décors de Roger. Cela se passe dans un jardin, à défaut d'intérieur. Scène 1, deuxième tableau ; le quadra Petitjoseph fait le beau sous le balcon de sa nouvelle conquête. Non, c'est nul et ça donne l'impression de déjà vu. Je recommence : le quadra Petitjoseph qui ne vaut pas le cher vient de recevoir une invitation pour prendre un verre. La jeune imprudente lui a glissé un petit mot sur son bureau. Accepteriez-vous ? C'est ça la modernité, le théâtre contemporain. Moi de lui répondre sans l'ombre d'un doute : **OUI !** Pour la peine, je l'ai marqué au fer rouge passion.

Je suis, je peux décider de ne pas être. Le suicide, cela parle de cette évidence. Que la vie ne nous appartient pas. Si j'avais vécu à cette époque, tu aurais été un autre abruti. Ah oui ? C'est vrai. Le suicide, c'est facile. Etre là, plus là. Cela n'est vraiment pas gênant d'écourter l'affaire. Je suis pauvre, je me flingue. Je suis malade, je débranche la prise. Je suis dépressif, je saute par la fenêtre. Qu'est-ce qui dérange ? Rien. Le dérangement, c'est d'avoir à demander. Excusez-moi mais cela ne vous ennuerait pas de couper le courant ? Je n'ai pas le bras assez long. Désolé, il fallait vous y prendre avant. Maintenant, je ne peux rien faire pour vous. Je ne suis pas autorisé par la société utilitariste des homos conardos et Dieu me regarde par la fenêtre. 21ème siècle monsieur, je risque un procès. Attendons encore un peu. J'espère que je pourrais tourner moi-même le bouton de la lumière. Switch off the light, chérie. C'est l'heure de dormir d'un sommeil d'étain.

Travailler tant que je peux être utile à quelque chose. Tant qu'on a la santé. Œuvrer pour une cause publique. Pour le bien de la collectivité. Puis partir sans se retourner, sombrer dans l'anonymat de la vieillesse ennemie. Monsieur comment déjà ? Vous faisiez quoi auparavant ? Hé ? Comment ? Je n'entends plus très bien. Derrière le paravent ? Je niquais à cinq heures, souvent avant le thé à la bergamote. Je niquais, ne vous en déplaise. La blonde platine, la brune virevoltante, la rousse chatoyante. Des belles et des pas mûres. C'était le bon temps des amours dérisoires. C'était le temps où j'avais la gaule facile et où je pouvais me farcir des trous pour pas cher. La vie rêvée des anges déçus.

Un destin de pauvre. Un destin de taré malgré moi. Un piètre et ridicule destin. Amenez-moi sur-le-champ un prêtre que je confesse mes faiblesses. Ou un psy, c'est presque pareil. Quelqu'un quoi, avec une oreille attentive. Dieu est-il là pour pallier le déficit d'écoute des humains ? Dieu nous entend et nous répond n'est-ce pas ? Dans le secret des confessionnaux je m'agenouille. Je parle à tort et à travers, débit de mots débiles. Le psy en soutane noire me répond. Est-ce lui qui me répond ou bien moi-même ? Moi-même par son intermédiaire. Je ne sais pas avancer si je n'écoute pas la parole de l'autre. Et là, d'un seul coup, c'est comme si je n'avais plus envie d'avancer, plus envie d'écouter. Comme si plus rien ne m'intéressait du tout. J'ai l'impression d'avoir fait le tour et que plus rien ne pourrait me sortir de mon enfermement. Il se passe en effet de drôles de destins.

J'ambitionnais tant de choses. Je voulais un peu d'imprévu. Je souhaitais quelques improvisations sous la pluie battante. Ouvrir mon parapluie pour qu'elle ne se mouille pas. Lui prendre la main pour traverser rapidement. J'espérais un peu de vie, un peu d'écoute, un peu de tolérance, à défaut d'emphases. Histoire d'être un peu en phase. Cela n'a pas eu lieu, c'est pour cette raison que je fais des phrases, à force d'être déphasé. C'est exactement cela.

Dormir, attendre qu'il ne se passe rien, mourir. Demain ressemblera à hier. C'est toujours pareil depuis le début. Vive le panache et la fulgurance de l'amour. Vous ne savez pas comment cela finira ? Ni bien, ni mal. Cela finira, c'est tout. Il a eu une belle mort et l'autre là, une mort atroce. Ah bon ? C'est sûr, il vaut mieux s'endormir paisiblement dans son lit que trucidé par un schizophrène en pleine déconnexion. Si sûr ? Pas trop sûr. En fait l'idée, c'est de ne pas avoir mal avant de partir. Et là, c'est une belle mort. Sinon, c'est raté. Certain ? Pas si certain. Après, il y en a qui s'en vont dans des tunnels éclairés et qui se racontent plein d'histoires du temps où ils étaient mômes. Des qui flottent au-dessus des autres après être sortis du souterrain et qui voient les proches se moucher après avoir bien pleuré leurs disparitions. Là, tu te dis que normalement c'est bon, il n'y a plus rien. Bah non, il y a des prolongations parce que le match était nul. C'est vrai ? Je sais, physiquement, c'est difficile à admettre. Mais bon, admettons. T'es passé dans la galerie, tu as vu une lumière éblouissante au bout, tu as repassé tout le film de ta vie et tu mates les cons qui sont restés en bas. Pendant un moment apparemment. Enfin, juste le temps de se rendre compte que t'as plutôt bien fait de partir. Bon, ça y est ? C'est fini les conneries littéraires ? Est-il possible de revenir à un peu plus de sérieux ? Je veux dire revenir à l'essence même de la fin ? Désolé, je trouve cela indécent de travestir ainsi une aussi belle issue.

Bonjour, je m'appelle Don Pedro. Vous me reconnaissez ? Je vais vous la faire courte parce que j'ai appris que les histoires les plus courtes étaient souvent les meilleures. J'exploite des pauvres gens que je paye une misère. Ce qu'ils produisent, je le vends vingt fois plus cher à des petits merdeux fortunés. Et tout le pognon que je gagne, je le place à l'abri dans des paradis fiscaux. Je suis... je suis... un chef d'entreprise sodomite des temps modernes qui va à l'église tous les matins des dimanches ! Fortissimo maestro !

Je travaille tellement que je n'ai même plus le temps d'écrire. Trente-six jours sans écrire un mot. Je suis en manque. Quoi de neuf docteur ? What's up doc ? J'ai mis une lampe de bureau rouge framboise à gauche de mon nouvel ordinateur. C'est un putain de 'Tosh' de sa race. J'attends patiemment que l'orage s'abatte sur Orléans. Lorsque j'étais petit garçon chez sa grand-mère, je passais la tête par la lucarne de la salle de bains et je regardais les éclairs déchirer l'espace. Ils me fascinent autant qu'ils me faisaient peur. Cela me paraissait suffisant ces confusions démesurées. 22h32, il se fait attendre. Je suis si fatigué. Limite HS. Je dois encore essuyer la table de la cuisine avec une éponge usagée. C'est l'une de mes missions du soir. Je ne sais pas si les lamantins se lamentent. Une chose est sûre, c'est pratique un mur des lamentations. Attitude pour le moins infantile non ? Je n'ai pas à faire part de mes désarrois, à m'exposer aux regards scrutateurs des autres. Non, cela ne sert à rien. Le plus étonnant serait de penser le contraire. Aux âmes et esprits guerriers, je dépose mon âme à vos pieds de judas. Et mon corps s'en est allé sur le chemin magnifique de la délivrance. Ai-je été tout ce temps dépassé ? Oui, cela s'impose comme une évidence. J'ai donc été quelque chose. Mon dieu, comme je suis rassuré et content de moi. Je ne suis pas quelqu'un de bien. Je ne suis pas normal. Demain, il sera de toute façon trop tard. Tout va bien en fait. Etre ou ne pas être ? Je réponds. Etre quelque chose de vivant ou ne pas être, je suis donc pas né ou déjà mort. Et dire je suis dans ce cas-là n'a pas grand sens. Il n'y a donc aucune nécessité à devenir quelqu'un de soi-disant bien, je me répète. Papa ? Je viens de réaliser. Ce fameux bouquin d'un illustre écrivain escamoté. Tu as tranché, tu voulais juste être quelque chose de vivant. Pareil que toi papa.

Il n'y a donc pas de fautes, ni culpabilités à faire endurer à celui qui est différent de moi. C'est mon évidence intime. Laisser vivre et mourir. Quel magnifique soulagement. Voilà la vérité que je cherchais depuis l'enfance. 22h58, toujours pas d'orage et la table n'est pas encore essuyée. Je rends l'antenne et vous souhaite une belle nuit orageuse. Bonne nuit les petits.

Il y a ma foi de tristes consolations. Etre quelque chose. Si c'est pour tout rater. Oui, après tout. Cela permet en effet de ne pas se sentir coupable. C'est déjà ça de pris. Ainsi s'installe la permanence d'un présent qui s'étire sans fin. A peine la vieillesse survient et on se sent moins agile, plus fragile. La décadence commence à l'âge de vingt ans. La vie déboule sur une pente douce, direction le trou. Et pendant ce temps, je me regarde dans le miroir avec dépit et abattement. Je ne suis pas grand-chose pour elle. Elle attendait mieux de moi. C'est triste toute une vie à se tromper de cavalier. Je ne suis qu'un mauvais cheval, un canasson de seconde zone. Je n'ai pas réussi à rendre ma femme heureuse. Quel châtiment dois-je recevoir pour une telle imprudence ? Moi, elle m'a rendu souvent heureux, souvent content, souvent triste, souvent en colère, souvent défait, souvent ironique. Souvent quelque chose pour répondre à son manque d'introspection et ses immobilismes. Je ne sais plus quoi faire.

Une petite heure à tuer, c'est toujours bon à prendre. Comment arrive-t-elle cette phrase, je me le demande. Alléluia. Je n'ai même pas d'amis virtuels. Alors, une heure à tuer, c'est une heure à écrire, à déblatérer. Les mots forment une chaîne alpestre infranchissable, néanmoins déchiffrable. A moins d'écrire des termes qui n'ont rien à faire ensemble, comme dans certaines chansons condescendantes. Si j'essayais pour voir, du genre faussement étudié. Restez humble, ne pas prendre la grosse tête. Il n'y a pas de risque, encore faut-il être quelqu'un. Je suis définitivement assuré que cela ne m'arrivera jamais. Merci papa.

Je le connais ce putain de zingue. Pendant neuf années, je l'ai vu sur le tarmac du terminal 1. Vers midi, lorsque je sortais pour déjeuner. 150 mètres entre le bâtiment 7500 et le bâtiment abritant la bouffe. Sur ma droite, une immense carcasse pleine de passagers en partance pour l'Extrême-Orient. Un 747 de la Singapore Airlines avec à son bord des jeunes filles aux franges brunes. Je n'ai connu que lui et elle l'a pris hier. Une commission de la plus extrême urgence me rendra-t-elle ma mélodie à moi ? Je rêve souvent de lui et de ses ailes. Je rêve souvent d'elle. Approche-toi de moi, plus près s'il te plaît. Je voudrais entendre le son de ta voix lointaine dans mon unique cornet. Ça y est, le voilà parti. Juste le temps d'avaler quelques substances nourrissantes, il en a profité pour décoller. Nourritures pour le moins terrestres. Heureusement qu'il me reste un peu d'imagination.

Je la sens passer moi ma vie. Impossible de la manquer. Elle est tellement pesante. Je n'en garde pas que de vagues souvenirs. C'est aussi cela souffrir moralement et physiquement. Il y a des marqueurs qui se déposent dans mes mémoires comme autant de rappels au mauvais déroulement de mon existence. Je me souviens tant de ce qui a été dur et qui pourtant ne dure pas. Tous ces moments douloureux et éphémères qui jonchent ma destinée laborieuse. C'est paradoxal. Des ancrages malheureux attisent ma conscience du temps. Seraient-ils à ce point nécessaire à mon sentiment d'exister ? Je rote donc je suis en vie. J'ai un corps malade et une conscience sommairement éclairée. Pas mal comme

conséquence vivante. A l'infinité des destins qui se présentent, j'ai trouvé ma place dans le cosmos. Une vie représentant une quantité si négligeable à l'échelle du temps cosmique. Et pourtant la voici qui se mord la queue, incapable d'imprégner une quelconque trace dans la mémoire de l'univers. La vie revient finalement toujours sur elle-même, indéfiniment. Pourquoi toute cette agitation alors ? Ce n'est pas moi, c'est les autres. Quand je pense à tout ça monsieur, j'ai un tout petit sourire qui prend forme, à peine perceptible. Ils me font doucement rigoler tous ces cons surentraînés et prétentieux.

J'ai quoi dans la réserve ? Une sensibilité, des émotions, pleins de trucs et des machins, un inconscient, un subconscient, un esprit, c'est dingue tout ce fatras inextricable. Tout ça bien sûr ayant été attesté par des professeurs titulaires de chaires à la Sorbonne, tous docteurs en sciences humaines. L'important, ce n'est pas d'aimer mais de se donner de l'importance avec des théories fumantes sur l'humain. N'est pas marabout de secte qui veut, il y a aussi des officiels qui ont pignon sur rue en toute impunité.

J'ai un pied dans la tombe et l'autre dans la merde. Heureusement, c'est le gauche qui écrase la bouse fraîche. Cela va me porter chance, c'est heureux. Histoire d'être un peu aidé par je ne sais quoi, je ne sais qui. Aidé car le courage ne suffit plus. J'ai compris que le ciel s'en fout comme de sa première chemise. Alors, que peut-il m'arriver de chanceux ? Chance... à quoi ? Saisir ? Prendre sa chance ? Je ne prends pas une chance, c'est un non-sens. Je prends accessoirement une décision. Putain, je ne suis pas dans la merde. Ai-je déjà pris une décision valable dans ma fucking life ? Faut que je m'en souviene. Faut que ça me revienne comme une flèche en plein cœur. A défaut, en pleine pomme si je n'arrive pas jusqu'au cœur. L'indécision me submerge, je suis en plein doute. Fais un effort bordel. Il doit bien y avoir quelque chose là au fond de moi qui un jour à ressembler à une décision. Papa, j'ai besoin de ton aide. Dis-moi, est-ce qu'un homme véritable, ça prend des décisions du genre indiscutable et plutôt irrévocable ? Papa, est-ce un signe de virilité que je n'ai pas ? Pourquoi suis-je inquiet d'un seul coup ? Je ne suis pas encore tout à fait un homme, c'est ça ? Papa, est-ce que toutes les femmes de ma vie ont toujours décidé pour moi ? Papa, pourquoi ai-je envie brutalement envie de pleurer, de mettre ma seconde jambe dans la tombe ? Papa, pourquoi tu n'es plus là ? Ai-je seulement un soir pleuré autant sincèrement ton absence ? Jamais. Je suis heureux ce soir d'avoir délogé ces larmes. Demain, c'est promis, je reprends une apparence normale. Il y a étrangement dans cette existence des choses que l'on ne veut pas s'avouer. C'est très con, une fois de plus. Des fois, je me demande vraiment ce qu'on fait là, si la pire des ordures a encore une sensibilité. Vous savez vous qui savez tout et qui ne comprenez quasiment rien ?

Ma fille adore un livre pour enfants écrit par un académicien. Il s'intitule "Un mari délicieux ". Si délicieux qu'à la fin la jeune épousée le bouffe tout cru. Comme quoi, il faut vraiment se méfier de ces femmes qui vantent les qualités inestimables de leurs maris.

Elle est revenue roder autour de moi. Elle en avait assez des bols de riz à ingurgiter avec des baguettes. Elle trouve la fourchette résolument plus pratique. Comme je la comprends. Melody est revenue un lundi matin sans faire de bruit. Elle est allée là-bas au chevet de sa maman mourante. Elle est morte la veille de son arrivée. Un jour trop tard. J'ai connu pareille mésaventure avec mon papa. Ce n'est finalement pas si facile à vivre.

Mon amie, n'aies pas peur. Ce n'est pas parce que je t'aime. Il n'y a pas d'obligations particulières. Tenue par presque rien sinon par ce fil ténue du sentiment. Il suffit de bien le tenir, de bien se tenir. Moi, je suis de toute éternité fidèle à mes sentiments. Ce n'est qu'après ma mort que les vents les emporteront. Tu peux donc tout me demander, maintenant et demain, pas plus tard qu'hier. Et vous aussi, n'hésitez pas au cas où. Mais une fois encore, ne vous sentez pas obligées. Vous pouvez aller votre chemin même si je vous aime.

Il faut être raisonnable, il faut que j'aïlle aux putes. Non, tu déconnes. Il faut que j'aïlle me coucher. Demain matin, il faut que je nique la concierge portugaise. Célestine elle s'appelle, ça rime avec coup de pine. Non, tu déconnes. Il faut que j'aïlle faire les courses et après j'irai sodomiser à sec la nouvelle serveuse de la boulangerie. Non, tu déconnes. J'irai acheter sept baguettes comme tous les samedis. Après, j'irai mater un film de cul à la TV. Non, tu déconnes. Oui, en effet. Avant, il faut que je range les courses et que je dresse la table. Après, il faut que je débarrasse et que je mette une vaisselle. Trop tard pour le film de cul. Je n'aurai plus envie. Bon, alors à six heures du soir, je sortirai boire un coup au bistrot du coin. Non, tu déconnes. Il est vrai, ce n'est pas mon genre. J'irai alors dans un bar branché mater les pucelles d'Orléans en chaleur, en éjaculant sur le comptoir. Je paye en liquide. Tu déconnes vraiment là ? Bah oui, je ne sais pas faire autrement. Mais bon, avec un peu d'obstination, j'irai dans une boîte de nuit branchée me bourrer la gueule au gin pamplemousse et j'irai gerber dans le décolleté de la première pétasse venue. Paraît que ce n'est pas très précautionneux. Disons que ce n'est pas bienséant. Si on ne peut plus déconner maintenant, où va-t-on ? Je vous le demande.

Je les entends dire que je m'égare, que je suis malade. Ils font des messes basses, chuchotent à confesse. Sur le chemin du retour, ils complotent, préméditent ma disparition de la surface. Ils élaborent des plans sur la comète de Haley. Ils ont l'air si satisfait, des vrais têtes de vainqueurs, de guerriers barbares. Des tueurs investis d'une mission bassement humaine. Il est si important d'éradiquer les impotents, de les amener à la potence. Toujours avec cet air de ne pas y toucher. C'est moi sans être moi. C'est une œuvre collective sans leader. La pression est grégaire, si forte, si omniprésente. C'est l'instinct de survie communautaire. Vais-je bientôt mourir de deux balles dans le dos ? Ils diront que j'étais déprimé, que c'est sûrement un suicide. Je suspecte la peau de banane d'avoir été déposée par une main anonyme. La main de l'exécuteur testamentaire, du nettoyeur mercenaire, du soldat de l'ombre aux ordres de la raison d'état. Il n'y aura pas de témoins lorsque je glisserai sur le pas de ma porte.

Je ne rêve pas toujours. Il y a des fois je fais des choses bien concrètes. Avancer dans le brouillard par exemple, en espérant toucher le bout de mon autre monde. Une voix dans la brume m'interpelle. Je suis là, je ne suis pas encore morte. Qui es-tu toi qui me parle de cette voix si féminine ? Suis-je dans un film ? Un cavalier sans tête va-t-il apparaître pour me trancher la gorge ? La forêt est profonde et obscure, effrayante de formes fantastiques. L'eau mystique coule dans une rue sombre encerclée de verdure. Amour contre la montre, contre la mort. Elle est là, je le devine. C'est une respiration divine, l'amour est un miracle qui habille le temps d'une si belle parure. Elle me suit comme mon ombre. Ne me lâche pas trop tôt. J'aime tant sentir ta présence non loin de

moi. Petite femme aux longs cheveux noirs que j'aperçois parfois entre deux vapeurs d'alcool. Ce n'est plus très clair dans ma tête.

Il faisait beau aujourd'hui. Il y avait une petite brise charmante. L'eau sous le pont s'enfonce dans son lit. Les berges brillent, les sables luisent, les jupes raccourcissent. Les poitrines abondent dans mon sens. Je suis content, je suis allé faire des courses chez un dégriffeur de première bourre. J'ai rempli comme un grand garçon mon caddie à main. Cela s'appelle un panier à provisions. Je suis désolé de ne pas avoir trouvé de chaussures à mettre sans chaussettes. Je vais encore transpirer cet été. Pauvre grand-père qui suait du trou de balle. C'est vrai, c'est proprement insupportable.

Alors comme cela, j'ai un esprit négatif ? Négatif, est-ce le contraire de positif ? Je suis un négatif, oui. J'attends d'être tiré comme il se doit, pour que les couleurs jaillissent sur le papier de la photographie de nous. J'ai juste un peu besoin d'être connecté pour bien vivre. Il fallait me prendre dans ta chambre noire, me mettre dessus quelques produits alchimiques. Et voilà, le tour aurait pu se jouer ainsi. Mais tu n'as pas pris le soin d'entretenir la connexion. Voilà ce qui arrive avec les négatifs mal entretenus, ils finissent par perdre leurs couleurs. Je ne suis pas négatif, je suis un négatif. Un mauvais cliché de trop pris un jour d'automne à Paris.

Que me reste-t-il encore à réaliser ? Le fait de devenir professionnellement un responsable pédagogique à plein temps, cadre et membre du comité de direction. Je ferai péter la roteuse ce jour-là. Et puis après, il faut que je termine ma vie, peut-être un peu plus tôt que prévu. Ou que je réessaye une fois encore l'amour. Une p'tite tentative quoi, histoire de. Rien de bien violent, une illusion de plus. Franchement, qu'est-ce que je me fais chier dans cette existence. A l'heure de faire mes comptes, je n'aurai pas grandes satisfactions. Il n'en faudrait pas un deuxième comme moi, ni un troisième assurément.

Je regarde les gens qui passent sur le pont. Je regarde les canards qui vont sur l'eau. Il y a des pétales de roses dans l'air multicolore. Et des petites rafales de vent qui soulèvent les robes printanières. Sur la Loire, il y a des reflets d'argent à cause du soleil couchant. Et moi qui éternue sans cesse, c'est pénible à force. Parfois, je pense que je vais guérir. En fait non, jamais je ne guérirai. Pas grave, il m'arrive d'avoir des moments de soulagement. Alors je regarde la vie comme elle se déroule devant mes yeux. Ils ont l'air si heureux ceux-là. Elle plus que lui mais je ne vais rien dire, je ne voudrais pas la décevoir. Les fleurs imprimées sur sa peau sont si remarquables. Ecrire n'est pas toujours de la littérature. Je suis bien peu de chose. Ne plus rien faire d'autre que regarder la vie. Si j'avais du temps, je ne ferais plus que ça.

Alors, qu'aurait-il dit le crétin romantique face à la mer invisible ? La terre est un miracle, la vie est un mystère et je suis là, face à toi ma nature inextricable. J'ai juste le regret de devoir mourir un jour. Mais bon, c'est comme ça encore une fois. Pas de quoi se casser la tête en quatre. Entre la naissance et la fin, j'eusse apprécié avoir une vraie vie palpitante. Mais tel ne fut pas le cas. Il y a eu une espèce de mélange pesant que j'ai pris dès l'expulsion du ventre maternel, qui m'a collé à la peau et s'est infiltré misérablement dans mes cellules vivantes. Une belle merde pathétique qui s'est répandue dans mes circuits. Ma seule consolation fut de chercher à comprendre ce mortel encombrement. Et

finalement, je n'ai pas saisi grand-chose parce que tout cela reste incompréhensible pour l'esprit. Une chose est archi sûre. L'homme est la pire imposture de la création ou de la perpétuité, le con suprême qui se doit d'être éradiqué de la surface de toutes les terres de l'univers. Nous irons brûler dans les flammes du réchauffement climatique et ce sera très bien. Je suis rien, presque rien, moins que rien. Je tourne autour de mon point zéro. J'entends au loin, de l'autre côté de l'horizon, un drôle d'instrument de musique qui expulse une longue et déchirante plainte, un murmure triste comme l'interminable monologue de l'orphelin. Et les oiseaux tournent au-dessus de ma tête en autant de cercles concentriques qui rappellent l'enfer des hommes. C'est quoi le tort ? Vouloir par des actions imbéciles arrêter le temps et marquer l'espace de sa présence ? Que de traces délétères, que de vanités désastreuses. N'en jetez plus, la cour est pleine de tourments. L'homo sapiens deux fois, l'homme qui pense toujours plus la conquête et la destruction. L'ingénierie intellectuelle sert dans les deux cas. Seul je suis capable de proposer cette activité ambivalente et exponentielle. Et tout cela cessera dans une épaisse fumée noire. Je n'aime pas ma nature, j'adore pourtant les fleurs et les arbres. Et Dieu dans tout ça ? Je veux dire, et l'amour dans tout ça ? Appendicite de ma nature ? A quinze ans, des chirurgiens me l'ont enlevée le jour de Noël. Madame la partouzeuse en chef, est-ce que ça repousse un appendice ? Si cela vous arrive mon garçon, vous serez en première page d'un magazine racoleur ! Ah bon ? Et alors l'amour ? Qu'est-ce que c'est ? D'où vient-il ? Est-ce qu'il existe vraiment ? Comment a-t-il pu arriver à l'esprit de ce grand con ? J'ai la queue raide et la tête bien droite. Est-ce de l'amour ? Il ne faudrait pas confondre désir et sentiment m'a dit un jour mon psy. Ah bon ? Et comment je fais moi pour les distinguer tous les deux. Comment reconnaît-on un sentiment ? Le sentiment est la composante de l'émotion qui implique les fonctions cognitives de l'organisme. Il renvoie à la perception de l'état physiologique du moment. L'intellectuel a parlé, je ne suis guère plus avancé. Mao avait raison, il aurait fallu tous les envoyer aux champs. Labourer avec mon arrière-grand-père. Qu'ils se taisent pour toujours les imposteurs. Amour ? J'ai comme un affreux doute, un très vague sentiment. Des figures improbables semblent pourtant l'avoir incarné. Des individus pris au hasard des affluences de destinées. L'amour ne serait-il pas qu'une vague appendicite, pleine d'une farce monstrueuse et violacée ?

J'en connais une qui va bientôt divorcer, il ne faut surtout pas que j'oublie de les féliciter, elle et son futur ex-mari. Moi, pendant ce temps-là, je continue à figurer au menu d'une entreprise de dévalorisation intensément menée. Bientôt, je ne serai plus qu'une vieille merde sans qualités. Cela ne va pas tarder à être mon tour. J'espère qu'elle viendra me féliciter ce jour-là. Et il est vrai que je suis une merde sans qualités. Je ne reçois qu'à hauteur de mon modeste mérite. L'image que me renvoie le miroir est tout simplement à gerber. Il faut que je rende mon âme au plus vite et que je cesse de supporter ce divertissement débilisant. Pourquoi n'est-elle pas bonne avec moi ?

Lorsque j'ai appris ma tumeur dans la tête, maman m'a accompagné partout voir les grands spécialistes. Je me dis ce soir que je suis content que tu aies fait cela. Je me suis senti si rassuré de te savoir à côté de moi. Ainsi, il ne pouvait strictement rien m'arriver. Le sentiment que j'allais forcément m'en sortir avec toi près de moi. Le sentiment que tu allais forcément bien me conseiller pour choisir l'option thérapeutique. Même si la mort. Et puis non, elle n'est pas venue me rendre visite. Il y avait cette ombre noire dans mes rêves. Elle a disparu depuis mon opération. Il y avait des formes transparentes qui

venaient m'oppresser la nuit. Elles ont aussi disparu. L'image de la mauvaise mère s'en est allée au loin, de l'autre côté de mon univers. Ma maman n'est ni bonne, ni mauvaise. Ma maman, c'est ma maman. Putain, allez me chercher une boîte de kleenex, ça coule abondamment. Comment se fait-il que l'on puisse passer aussi longtemps à côté de ses parents ?

J'ai quand même dû en chier grave enfant pour arriver à ce résultat déplorable. Ce n'est pas un rocher que j'ai pris sur les épaules mais toute la chaîne de l'Himalaya. Déconnecté toute une vie de ses sentiments, c'est finalement un enfer terrible à vivre chaque jour. Putain de merde. Pas possible de la refaire, de rejouer. C'est foutu, je l'ai eu profond dans le cul mon bâton de pèlerin. Me reste quoi ? Quelques belles et vertes années ? Il faudrait peut-être que je prenne mon destin en mains, non ? Qu'est-ce que vous en pensez les cache-misères ? Oui, je ne suis pas tout seul dans le pétrin. Bien fait pour vous, il ne fallait pas venir. A quoi ressemble une figure de normalité affective au fait ? Quelqu'un pourrait-il me présenter un être normalement constitué avec tout l'attirail ? Un label de qualité, certifié aux normes ISO 1894 et 1948, l'individu incontestable validé par le conseil des Jedi. Alors, où est-elle la perle rare que je lui délivre le fond de ma pensée ? Que je lui colle deux baffes au prince charmant, que je déchire à jamais cette image de l'homme parfait, genre faire-valoir pour publicité vantant les qualités d'un café dégueulasse. Autre chose ?

It's over disait la baleine qu'à la fin elle se fait trucider par un marinier japonais. Je ne vais rien dire pour une fois. C'est juste normal de flinguer les baleines pour ces gens-là. La baleine a trouvé son tueur. En fait, dans la vie, chacun cherche non pas son chat mais son tueur. C'est une démarche inconsciente probablement. Parce qu'il n'y a rien d'excitant à l'idée de se prendre un harpon dans le fion ou des réflexions blessantes. Non, rien de bien bandant. D'ailleurs, à ce sujet... Mais bon, toutes les mauvaises choses ayant une fin lorsque la conscience vient, il est important de se débarrasser de son tueur ou de sa tueuse. Larguer les amarres, déguerpir tel un pet sur une toile cirée, sans le moindre bruit. L'important, c'est de ne plus être dans la ligne de mire. En joue, FIRE ! Comment cela se dit en allemand au fait ? Cela devrait avoir meilleure allure. FEUER ! Putain, cela rappelle des souvenirs à nos aïeux. Alors voilà. J'ai un truc à faire d'assez urgent maintenant. Il faut que j'aïlle faire pleurer le petit parce que ça presse.

Renouer avec le nœud primaire. Dire bonjour au petit garçon tous les matins. C'est l'heure de se lever. Je ne me lève pas, j'ai toujours eu du mal à me lever immédiatement après l'appel maternel. Viens prendre ton petit-déjeuner, tremper tes petits gâteaux dans ton lait chaud préparé avec amour par mère-grand. Couvres-toi bien surtout, ne vas pas attraper froid. Fais attention à toi, pas d'imprudences. Promis maman, je reviendrai ce soir pour l'heure du dîner et pour m'endormir dans mon lit bien au chaud.

Chère amie,

J'en chie. Il semble que cela soit ta volonté. Que j'en chie. Parce que je ne suis pas un homme bien et que je ne mérite pas ta bonté. Alors je dois payer pour cela. Ta volonté est que je ne dois plus exister. Cela fait longtemps que je le sais. Mais là, maintenant, cela se révèle en actes. Alors, pour avoir regardé la Loire dans le blanc de son lit, je n'ai aucune espèce d'envie de m'y allonger pour le reste de l'éternité. Donc, je ne vois pas quatorze

solutions sinon prendre la porte en la laissant tout de même sur ses gonds. C'est contraint et forcé que je vais lever mon camp de base pour aller nicher ailleurs que sous ce qui va devenir ton toit. Je vais vivre libre dans un quartier forcément hostile. Je pourrai renouer avec mes impulsions viscérales sans qu'elles soient rejetées en permanence. Je vais être heureux de ne plus supporter ce mauvais traitement. C'est d'abord seul que je me retrouverai le mieux. Voilà, c'est fini notre désamour.

Je te prie de recevoir, chère amie, l'expression de mon sentiment épuisé.



J'écris la face cachée de ta lune et de la mienne. J'écris cette intimité vivante qui va et qui ne vient pas au creux de tes reins. J'écris la solitude d'un être quelconque. J'écris comme je respire, mieux probablement. Je veux dire parfois que ma respiration n'est pas toujours évidente, à cause des extrasystoles. J'écris, je ne dis plus rien à quiconque. Je ne sais plus parler des relations. De longs silences me précèdent et suivent mon sillage vacillant. Il ne faudrait pas que j'oublie de faire mes excuses à la demoiselle que j'ai renversée l'autre matin. Certes, je l'ai un peu fait exprès. J'aime de plus de plus les silences qui durent des heures entières. Je ne vais d'ailleurs pas tarder à me pieuter dans ma piaule. Ce soir, j'ai les jambes lourdes et douloureuses. Ma petite fille est revenue de classe de mer. Elle a tout bien aimé sauf une animatrice dénommée Elodie. Moi, je dis qu'il faut la flinguer la tordue. Sinon, c'était super la Bretagne au mois de juin. Vous savez, à Camaret, là où il y a un curé qui a les couilles qui pendent. Pendant que la marée monte, chacun paraît-il fait ses comptes. Il faut faire attention à ne pas se faire encercler par les eaux montantes. Adieu famille décédée, engloutie, submergée, ramenée vers les fonds baptismaux. Avant de partir, avez-vous tous ressenti cette impression amère d'inachevé ? Pire encore, ce sentiment d'avoir forcément raté quelque chose même si vos vies auraient pu recevoir des prix d'excellence ? C'est affreux n'est-ce pas ? Et puis la seconde d'après, c'est fini. Moi, cette fraction infinitésimale, j'en connais déjà la profondeur désespérante. Mais peut-être a-t-elle duré toute ma vie cette seconde interminable. Alors il est probable que je serai épargné et que cette dernière seconde sera la plus émouvante de toute mon existence. Enfin soulagé.

Quand je pense au rongeur qui fait de la roue dans sa cage, il me viendrait comme une envie de lui administrer du Prozac avec ses graines. Il fait un boucan d'enfer le hamster dans la cuisine. Il vit la nuit le marathonien du surplace, quelle drôle d'idée ! Les filles l'ont appelé Douchka, rapport à son origine russe. Impossible de savoir si c'est un mâle ou une femelle. Les testicules ne sont pas apparents. Donc, cela doit être une morveuse bruyante. Encore une. Décidément, c'est une pandémie, une contagion durable.

Je ne me souviens plus de rien. J'ai oublié des tonnes de noms et des caisses de prénoms. Comment voulez-vous que je retrouve d'anciennes connaissances avec si peu de mémoire ? C'est foutu, c'est mort. C'était quoi son nom à Isabelle ? Et à Mylène ? Ce n'est pas la peine de se morfondre. Je vais regarder devant ceux et celles qui vont se présenter. Profiter des instants à venir et ce sera suffisant. Cela m'agace tout de même cette mémoire résolument bloquée. Comme j'aimerais me souvenir de tout en permanence.

C'est possible de vivre avec un sentiment inexprimable ? Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Je voudrais dire je t'aime encore mais je ne le peux plus. La bouche reste entrouverte, pas un son n'en sort jusqu'à en perdre l'intention. Et pourtant il est toujours là. Mais comme mort il est devenu invisible pour la conscience et imperceptible pour le ventre. Pourtant, il est toujours là, très épris de lassitude. En fait, il est là sans être réellement là. Disons que le terrain de jeu n'est pas très favorable pour son expression et son épanouissement. Ce qui me rassure, c'est que des fois j'ai réussi à exprimer mon sentiment. C'est bien mon garçon, tu es devenu adulte. Ce qui n'est pas forcément une condition sine qua none pour ressentir l'élan miraculeux du sentiment. Enfant aussi, il est possible de sentir une émotion sans pour autant la représenter. Bonjour, je vous présente mon amour. Sinon j'ai une autre version. Bonjour, je vous aime sans le savoir. La forme

que cela doit prendre me renvoie inlassablement à la même impulsion. Peu importe. Mon ardeur est morte mais il est toujours là.

Retour de la flamme, du flamenco. Toujours le même mystère, la même incertitude. Elle me regarde en faisant un large sourire. Je lui réponds. C'est normal, je suis un garçon bien élevé. Ô temps, ne suspend pas ton vol. De toute façon, c'est impossible. Il n'était pas un peu con le gars sur son rocher face à son lac ? Enfin bref, revenons dans la bergerie voir nos moutons s'éprendre l'un de l'autre. Et puis, je suis curieux de connaître la suite de l'histoire. Un jour, peut-être, je composerai des phrases dans la tour de la maison alors qu'elle se prélassera dans le jardin. Ou autour de la piscine.

Atroces cités où se commettent tant d'atrocités. Les homos crétinus devenus brutaux se sont levés au petit jour. Ils ont envahi les cités comme des fourmis rouges à l'intérieur d'une fourmilière. A quand le grand nettoyage ? A quand l'oubli définitif ? A tous ceux qui ont pu se détacher de ce monde dérisoire, je vous rends hommage et j'espère simplement que je pourrais un jour vous rejoindre. Honnête renoncement.

Dans l'état, je ne suis pas publiable. Bon, bah tant pis. Ce n'est pas une fin en soi. Cela m'est complètement égal. Je vais continuer ainsi jusqu'au neuvième récit qui me conduira à la porte de l'oubli. Y a-t-il seulement sur terre des gens qui vivent vraiment heureux ? Ont-ils forcément renoncé ? Ou bien sont-ils sans conscience ? Je me demande parfois où elles se trouvent ces étranges créatures venues d'un espace où je ne figure pas. Heureux en étant conscient, est-ce possible ? Le serpent se mord la queue, je ne vois pas d'autre symbolique à ce reptile de l'enfer. Les pantins de l'existence peuvent continuer à gesticuler sans limites, croire en toutes sortes de choses vaines. Tout ne sert à rien dans l'univers, sans exceptions. C'est une drôle de règle, une tension à supporter. Il n'y a pas d'éternité accessible sinon cette espèce de recommencement inépuisable. L'éternité, c'est avant moi et après moi. Et puis la source finira par se tarir. Plus aucune espèce d'hommes sur la terre. L'inimaginable deviendra réalité cosmologique. Le lion est mort ce soir après une vie mal remplie.

En attendant quoi ? Que le soleil se lève de l'autre côté ? Il n'y a pas de risques. Que je ne souffre plus ? Pas de risques. En attendant, j'ai volé dans un bureau non loin une tête à coiffer. Emprunté pour un moment. Enfin volé quoi, après tout. Qu'est-ce que ça peut foutre de ne pas avoir demandé ? Donc, la tête de Natacha trône sur mon bureau. Ça fait bizarre, on dirait que je l'ai décapitée et que je l'ai ensuite déposée sur ma table avec tous ces cheveux. Certains professeurs vont peut-être me prendre pour un serial killer, un tueur de femmes, un réducteur de têtes originaire de Nouvelle-Guinée. Je l'ai appelée Natacha, je ne sais pas pourquoi. Je n'ai jamais connu une seule Natacha de mon existence. Elle a de jolis cheveux. Je vais pouvoir les disposer à la faveur de mes humeurs, c'est un immense privilège peu répandu. Et en plus, elle ne dit rien. Ce qui n'est pas loin d'être un grand avantage.

Je croise des jeunes filles dans le CFA où je travaille qui sont d'une sottise impressionnante. Elles sont bêtes, incultes et parfois mignonnes. Mais bête à bouffer de la paille par bottes de douze, un truc monumental, du jamais vu. Enfin si, malheureusement. Des légions entières de débiles profondes, juste bonnes à être bourrées comme des pipes.

Mon Dieu, my God, comment est-ce possible de laisser faire une telle ouvrage de désincarnation ? Je suis sur mon séant à contempler le désastre. C'est comme ça, toujours et encore. En y regardant de plus près, j'en ai trouvé avec des cœurs gros comme des melons d'eaux. En y regardant vraiment de très près, j'ai même trouvé de belles sensibilités. D'un seul coup, je me suis rendu compte qu'il était possible pour elles d'être de belles âmes sans pour autant savoir où se trouvent les Etats-Unis d'Amérique. C'est vrai, finalement. Je ne vais pas verser dans l'anti-américanisme primaire mais tout de même, qu'est-ce que ça peut foutre de ne pas connaître où vivent les ricains. Alors, bien sûr, j'entends d'ici les élites pavoiser, s'enorgueillir de leurs suprêmes éruditions à la con. Allez me chercher un karcher que je nettoie ces infâmes ghettos d'abrutis. Promis, je ne toucherai pas à un seul cheveu de M. Attali. Ensuite, vous me laisserez reluquer les gros seins de mes stupides lolitas.

Conclusion du maître cinématographique. Il vaut mieux être malheureux et intelligent que malheureux et bête comme ses pieds. En même temps, ce n'est pas facile à dénicher des malheureux et bêtes. Cela m'étonne de lui, une réflexion aussi approximative. Décidément, il ne fait pas toujours bon vieillir.

Ciel, mon marais délassant ! Et tout. Et le soleil, et la mer de chine, et ma mère, et ma sœur en l'absence de frère. Tout cela, c'est une sorte de bonheur conjugué au passé simple. Entre deux vapeurs bien présentes, tout se mélange et se confond. Inaccessibles souvenirs de l'enfance pas toujours malheureuse. Quarante-quatre ans bientôt. La température monte d'un cran. Six heures du soir, j'ai des roses rouges sur ma gauche au nombre de neuf, des nuages blancs au-dessus de moi et une piscine bleue devant les yeux. Silence, tout le monde se repose. Lendemain de fiesta bien arrosée. Le silence s'impose. Tu as compris deux, trois choses me dit-elle. C'est amplement suffisant je crois. La soirée de la veille avait bien commencé, le colt dans la poche. Je suis un cow-boy d'été dans le far-west un peu hostile des mangeurs de Brie. Le premier qui m'en sert, je dégaine et fais feu sur l'imprudent. La squaw sur ma droite me raconte des histoires tristes dans le sauf conduit. Il me reste un canal, le Panama sur la tête et le cigare dans le bec. C'est chouette. Elle me dit quelque chose. La villa n'est pas triste, seulement mélancolique. Je la reconnais, c'est la vie. Alors bon, il est clair que je me fais des films. J'en passe et pas forcément des meilleurs. Ma tête est remplie de nostalgie, je ne peux rien y faire. Enfants qui n'auront pas la chance de le rester, amusez-vous des futures complexités. Il n'y aura plus tard aucune indulgence. Regardez ma squaw, ancienne femme de shérif récemment convertie. Elle en bave des ronds de chapeaux mais elle est la vie, fière et intrépide comme une jument indomptable. Bien sûr, il y a des contreparties. La vie est furieusement contradictoire. La contradiction est ambidextre, elle passe de la gauche à la droite comme une aiguille de pendule. Nos vies avancent ainsi contrariées.

Adieu. Au pieu me dit-elle. Ah bon ? Je suis le premier surpris. Surprise ! Je ne m'y attendais vraiment pas. C'est ce qui s'appelle se laisser prendre par surprise. Je ne suis pas assez vigilant, pas assez méfiant. Je me fais toujours avoir à ce p'tit jeu-là. Ce n'est pas si grave en fait. Je n'aurai pas souvent le cœur en fête. Il faut que je trouve par ici et par là-bas des espaces-temps de liberté inconditionnelle. Autant qu'il me sera possible d'en trouver. Pas simple d'essayer de recommencer à vivre un peu pour soi. L'écriture en musique a été en cela un espace privilégié et inestimable. Merci la vie de m'avoir offert ce

passer-temps. Pendant ce temps, j'attends la pluie qui ne veut décidément plus tomber. Je suis fâché par ce caprice de la nature. J'aime résolument la flotte quand elle s'abat à verse, qu'il tombe des cordes du ciel. De quoi en prendre une et me faire un nœud autour du cou. Et après j'irais peut-être me pendre avant d'aller me brosser les dents. J'ai toujours trouvé inutile de se brosser les crocs quand j'étais même Allez savoir pourquoi. Le résultat ne s'est pas fait attendre lui. Il doit me rester deux vraies dents intactes en haut et une demi-douzaine en bas. Un vrai carnage. Qu'est-ce qu'on peut être con quand on est gamin. Un peu comme une valise sans poignée ou un balai sans manche. Tu avais raison papa. Et puis des fois en grandissant, cela ne s'arrange pas. Je dois finalement faire partie de ceux qui s'entraînent tous les jours.

Dans pas très longtemps, je vais me lancer dans un délire surréaliste. Pas dur, il suffit d'écrire n'importe quoi. Oui, jusque-là, il y avait encore une présomption de sens dans le grand n'importe quoi. Mais à partir de demain, je me lance dans le grand bain de la prétention littéraire. Va y avoir du sport comme ils disent à la TV les gros bourrins de journalistes à deux balles qui ne savent pas aligner deux mots correctement et qui font des liaisons imaginaires. Sur le fond, je m'en tape de leurs mauvaises formulations. Ce qui m'agace davantage, c'est leurs airs grandiloquents et prétentieux. Je n'aime pas la suffisance des homos crétinus. C'est définitif.

Ma parole ! Sur la vie de ma mère ! J'adore les canards et les femelles de canards qui remontent à contre-sens le courant du fleuve. Il y en a 56 ou 57 sur l'eau. Cela dépend de celui ou celle qui compte. Si c'est elle ou si c'est moi. La Loire est romantique par certains endroits, surtout lorsque le soleil donne ses rayons à la surface des eaux. Surtout lorsque sur son bord, il ne fait pas trop chaud et que les insectes volants ont foutu le camp. Des restes de pieux en bois rongés par l'érosion sortent de l'eau parfaitement alignés, il devait y avoir ici un pont pour passer de l'autre côté, sur l'île du milieu, pas très loin de l'empire du soleil levant. Là, ce n'est pas très profond. Ici gît un tuyau d'évacuation rouillé qui devait déverser les besoins des riverains. Et pour faire une halte bien méritée, je n'ai rien trouvé de mieux qu'une grosse bitte d'arrimage. Un truc énorme en pierre, au moins un mètre de diamètre. Inesthétique au possible. Sa petite main ressemble à une main d'enfant. J'ai eu comme une envie irrésistible de la porter à ma bouche. Un désir de goûter sa texture. Je suis vivant.

Méga cool. Faire tout ce qui est interdit, c'est méga cool. Interdit par toutes les conventions patriarcales. Les pires que je connaisse. Je me suis levé à onze heures du mat. Pas une once de reproche dans la maisonnée. Elles sont toutes barrées à la montagne. Je parle au pluriel parce que les filles parfois ont une fâcheuse tendance à ressembler à leur mère. Et poum ! Ça, c'est fait. Donc, me voilà à taper sur les touches de mon clavier à douze heures trente, pas lavé et pas habillé. Pas coiffé non plus. J'ai pris tranquillement mon café avec du pain sec. Et j'imagine les plus belles des choses. Putain, c'est trop cool. Je vais aller faire quelques courses quand je veux, me balader quand je veux. Et laisser la vaisselle pas nettoyée sur la table toute la journée. Elle n'est pas belle la vie ?

Eh ouais. Il faut que je me rende dans un endroit appelé évidence. Certes, je n'ai plus vraiment vingt ans. Cela ne doit pas être si facile le démon de midi. Ne serait-ce par

hasard qu'une invention littéraire de plus ? Difficile d'attraper de jolies mouches avec du vieux vinaigre. Je ne vais pas tarder à rentrer dans la catégorie des vieux pas trop laids. A moi les veuves et les divorcées. A moins d'une jeune donzelle qui cherche son papa. Pa-pa ! Il faut que je rectifie mon annonce en conséquence. Ça tombe plutôt mal, il est midi moins le quart et je ne vois toujours rien venir. J'en ai marre des mauvais conteurs d'histoires et de leurs fantasmes à la... à la... Ah là là ! En plus, je ne voudrais pas dire mais je le dis quand même. C'est infernal à suivre ces jeunes gazelles. Vas-y, je suis fatigué moi. Mon cœur de guépard n'a plus vraiment envie de courir après. Malgré tout, c'est comme si une petite flamme brûlait à l'intérieur de l'ancre. C'est comme si. Mais bon, la divorcée doit être moins fatigante à pourchasser. Limite trop facile. Je ne parle même pas de la veuve et de son clitoris usagé. Un truc à tomber tout cuit dans le bec. Finalement, la vie en ce sens n'est pas si mal faite. Il faut juste considérer devoir rester dans sa catégorie. Voilà, ce n'est pas encore fini mais cela y ressemble déjà grandement. Je vais éviter de trop me retourner, de sorte que l'amertume ne me saute pas à la gorge et que l'ennui passé ne me saisisse pas le ventre.

Bien ou mal. J'ai fait quelque chose de bien mais c'est mal. Hier, ce fut l'inverse. J'ai vécu optant pour le meilleur. N'ai-je pas vécu le pire ? J'ai effacé tout cela, toutes ces considérations pour m'entretenir dans ma seule sidération, laissant le con en pâture aux autres. Et c'est ainsi que je vis, que je vois et que je respire l'air pollué de l'atmosphère. Loin, si loin dans mon univers, je me tiens debout sur mon étoile filante. Quand elles arrivent parfois à ma portée, je me demande ce qu'elles pourraient bien m'apporter. Pour me souvenir d'elles, je leur demande de me dessiner non pas un mouton mais un animal de leurs choix, Essayez par exemple de croquer un petit guépard. Je veux être plus tard grand-duc ou roi de la savane. Cela va-t-il mieux ? Ce matin, cela n'allait pas très fort je crois. Et puis elle s'en est allée plus loin. La femelle est en chasse. Je ne serai pas à son menu ce midi. Croyez-bien que je le regrette.

She said, she needs me. Je sais quelques phrases en anglais. Bien que pas très fort en langues étrangères. J'aurai aimé être un peu plus polyglotte. Encore eut-il fallu que j'aie posé mon postérieur sur les chaises des cours de langues. Au lieu de préférer le football et l'école facultative. Maintenant que je suis confirmé dans mes fonctions de responsable pédagogique, je distribue les annotations générales aux conseils de classe. Putain, je déchire leurs mères. Peut mieux faire, résultats médiocres, bon à rien, bon à abattre, trois neurones et deux de tension. Avez-vous pensé sérieusement au suicide ? Allez, encouragements pour ne pas dire sortez la corde. Dehors, c'est la crise. Avez-vous réservé vos cartons sous les arcades, non loin du caniveau ? Au moins, vous aurez l'eau courante à disposition. Pendant que moi, je bouffe d'authentiques crêpes dentelles. Fines, croustillantes et légères. Oui, je vous l'accorde. La société des hommes est injuste. C'est assurément une belle salope.

La vie se résume à une distribution de spermatozoïdes. Je suis consterné par celui qui m'a fait. Comment est-il arrivé le premier ce bon à rien ? Il a forcément utilisé de subterfuges ce petit merdeux. Vu le résultat, il y a de quoi se poser des questions. En même temps, je ne peux pas en vouloir à l'ovule, elle est toute seule la repentie à attendre l'ensemenceur. Elle pourrait quand même dire quelque chose, non ? Faire valoir un droit quelconque. Non, pas toi, tu transpires de trop. Pas toi non plus, tu pue trop de la

gueule. Surtout pas lui, ça renifle la maladie génétique à plein nez. Eh toi, viens par-là ! Tu me parais pas mal du tout avec ton costard de chez Armani. En v'là un qui devrait crécher plus tard au Palace Hôtel avec toutes sortes de poupées gonflables. Vas-y, tu peux entrer, c'est ouvert. Open bar toute la nuit jusqu'à l'aube. Ouais, vas-y poupée, fais péter l'opercule. Bah non. J'habite un appartement sur la rive droite de la Loire avec femme et enfants. Je ne me la pète pas au Palace Hôtel, à consommer du champagne rosé toute la journée et à niquer des tops models pas encore au top. Comme quoi la vie, ça ne tient finalement qu'à un spermatozoïde.

Enfin, il pleut. Une espèce de crachin dit breton. Une pluie très fine en somme. J'ai cet après-midi l'âme grise. On dit un après-midi et une espèce. On dit ce qu'on veut après tout. Pas besoin de convoquer une chaîne de télé intello pour en débattre pendant des heures. Je dis ce que je veux donc je vous emmerde. Cogito, quand tu me tiens. Il y a trop de monde autour de moi. C'est fatigant. Il faut que je trouve une tour retranchée face à la Loire pour écrire mes envies de vivre et de vomir. Vous savez quoi ? Non ! Il y a là-bas un vieux monsieur étrange, austère et misanthrope, qui ne dit jamais bonjour à quiconque. Vous avez vu ses cheveux ? Ils traînent sur le sol tellement ils sont longs. C'est paraît-il une bête qui attend sa belle. Vu la tronche ravagée du gars, elle ne risque pas de se pointer la belle. Moi, je dis que c'est sûrement un pédophile ou une espèce de maniaque détraqué sexuel. Vous avez raison madame Pichon, il a vraiment une sale gueule. Ou alors, c'est un membre d'une secte bizarre. Moi, j'ai entendu un après-midi qu'il faisait partie de la secte de la perle blanche sur le revers de la veste. Ah bon ? C'est dingue cette envie toujours de faire partie de quelque chose. Oui, je ne vous le fais pas dire monsieur du Genou. Et si j'allais vivre libre dans un pays sauvage avec comme uniques bagages l'amour et le courage. Ouais, pas mal.

C'est beau le rose des fleurs de bougainvillée. Des choses existent qui sont là pour flatter nos sens et parler à nos esprits. Qui sont là pour agrémenter nos vies de merde. Malheureusement, tout le monde n'en profite pas de la même façon. En plus du spermatozoïde qui a bon dos, il y a le contexte de la chambre dans laquelle j'ai été conçu. Non mais est-ce que vous avez vu le papier à fleurs dans la chambre ? Je n'ai jamais rien vu d'aussi laid. Origine sociale. Le coup porté est imparable. C'est comme un uppercut que tu te prends en pleine poire sans l'avoir vu arriver. Et là, t'es sonné pour le restant de tes jours. Mon père, mon Dieu, quel goût de chiottes ! Ma mère, pour ce qui est des intérieurs, ce n'est guère mieux. Heureusement que ma bourgeoise a fait mon éducation esthétique. Des fois, il m'arriverait encore de faire des fautes de goût, de grossières erreurs d'appréciation. Qu'est-ce que j'y peux ?? Rien. C'est la faute à l'origine sociale.

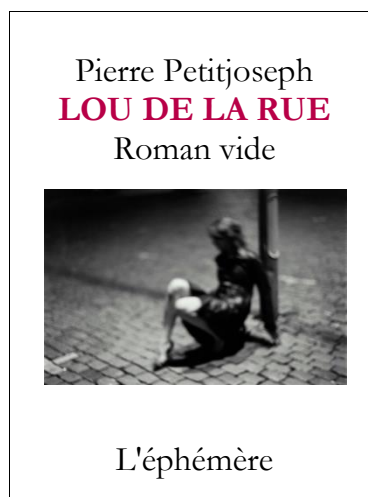
Pourquoi toujours ce relent d'espérance ? Pourquoi toujours cette intention de croire en une chose impossible ? Comme si le savoir n'empêchait rien. Comme si c'était une sorte de moteur pour aller de l'avant, pour faire des pas de plus. Aller de l'avant toujours contrarié en somme. C'est une manière comme une autre d'avancer. C'est un peu lourd à porter à force mais je le fais quand même, en pleine conscience. C'est étrange. Est-il dit que je ne saurai jamais faire autrement ? L'enfer m'a ouvert ses bras quand j'étais tout petit et depuis je me débats sans grande conviction. Avez-vous déjà vu un futur noyé qui gesticule inutilement au-dessus de l'eau, qui fait des grands gestes désordonnés pour prévenir de la noyade ? Généralement, à moins de quelques bons paroissiens sachant

nager, tout le monde se retourne pour regarder passer les voitures sur la corniche. Dommage ! Adieu l'handicapé moteur. Et glou et glou. Je suis vraiment seul aujourd'hui, prêt à boire la tasse. Mais il est probable que ma douce noyade va durer une petite éternité, hé hé. A moins d'un accident imprévu, genre une grosse tuile venue de je ne sais où. Un petit cancer de derrière les fagots, un méchant coup de foudre sous l'orage, un stupide accident de voiture sur l'autoroute, une moule pas fraîche. Pas plus tard qu'hier, j'ai croisé dans la cour du CFA un pigeon voyageur rectifié par un éclair foudroyant. Probabilité de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment ? 1 sur combien ? Rencontre fortuite, sans déterminisme aucun. C'est comme la nuit dernière, j'ai rencontré une ancienne connaissance. Une dénommée Fatiha, une jeune femme maghrébine qui se faisait cramer la peau des seins l'été à Saint-Raphaël. Une folle furieuse au charme indéniable. Elle a posé sa tête dans le creux de ma clavicule et n'a plus bougé pendant un long moment d'extase. Voilà des instants comme celui-ci qui auraient pu agrémenter mon existence.

Voilà que je m'enfonce. J'ai dépassé mon seuil d'intolérance. Je suis passé de l'autre côté du miroir, au creux d'un espace trouble. C'est ainsi que sans émois, je me retrouve au-delà de la limite autorisée dans une sorte d'au-delà initiatique. L'expérience est intéressante et nouvelle. Je n'étais jamais allé jusqu'à ce point de non-retour. Peut-être vais-je faire la connaissance de nouveaux sentiments. Peut-être vais-je éprouver tour à tour la froideur et la haine. Tout est possible, il n'y a finalement pas de honte, ni de remords à avoir. Parfois, les sentiments semblent vouloir aller bien plus loin que la simple conscience. Ce n'est pas bon pour la fausse harmonie. C'est concrètement la finalité de toute relation que de se terminer en eau de boudin. C'est finalement normal d'être déçu à la fin du match. La mort brutale a au moins cet avantage de ne pas laisser penser à une fin malheureuse. Je rêve souvent la nuit et le jour de brusques élans très éphémères. Des coups de sang aux 14 éclats, des coups au cœur, des coups de poings dans le ventre. J'ai oublié de vivre en épousant le code civil, c'est idiot. C'est ballot en effet. J'ai peine à me retourner pour voir si j'y suis encore.

Double ration de M. Adieu tristesse, adieu mélancolie. Adieu veaux, vaches et grosses cochonnes. J'avais quoi comme passions quand j'étais tout petit ? En avais-je ou pas ? De quoi être happé par une sorte de profondeur bienfaisante. De quoi ne pas penser à la mort, de quoi ne pas avoir envie d'en finir seul au milieu du lit, nu comme un ver. Alors, verdict ? La vie ou l'enfer ? J'avais la passion de la vie ou étais-ce une simple pulsion de survie ? Sinon ? Spectateur de sport. Non, en tant qu'acteur ? Jouer au football, oui. Regarder des films au cinéma, c'est plutôt passif. Lire des romans policiers. Manger des crêpes et des pâtes à la bolognaise. On se croirait dans un film de Woody, genre Manhattan. Que reste-t-il une fois fait le tour des questions existentielles sans réponses ? Les attractions des fêtes foraines. Je me ferais bien un tir à la carabine dans les trois ballons. Histoire de gagner une peluche pour ma petite fille. Que je suis heureux qu'elles aient des vraies passions mes petites chéries. La vie est à ce point parfois miraculeuse. Moi, oui moi pour encore quelque temps, il y en a qui m'ont plombé quand j'étais tout petit et comme un petit sot, je n'ai pas réagi. Moi et eux sommes responsables de mes minuscules ennuis. Moi, je rêvais d'amour, d'une double ration de M. Voilà, c'est ainsi que cette nuit, j'ai eu comme un flash. L'idée d'un roman qui me relierait à cette existence. Une jeune femme meurt. Suicide ou mort naturelle ? Ce n'est pas l'avis de sa sœur, la plus belle

femme du monde. Elle me charge de l'enquête, je suis un détective privé de presque tout. Et si c'était un meurtre ? Oui, bien sûr. Il y a des suicides qui sont des meurtres déguisés, sans coupables désignés. Moi, j'ai fini par trouver la responsable. C'est la pressante inhumanité. Cela va être difficile de l'appeler à la barre. Mission pour le moins impossible. Je vais la laisser croire, la mener en bateau, aussi me versera-t-elle mes gages. Et c'est ainsi que s'écrira mon premier roman. A la fin, bien évidemment, je tombe amoureux de la sœur vertueuse à forte poitrine. Et elle fera de même en forme d'happy end. Etrangement, il est souvent prévu que la fin soit heureuse. Quelle drôle d'idée ! Et nous ferons un seul enfant, un garçon précisément, qu'on appellera Quezaco. Elle est bien branlée mon histoire. J'ai même le titre. Un truc incroyable qui s'est imposé à moi dès le réveil. «LOU DE LA RUE». Je m'en vais de ce pas faire la page de couv'. Il est fort probable qu'il n'y ait jamais de contenu. Tant pis. J'en ferai encore d'autres des beaux rêves. Avant de rendre tout ce qui ne m'appartient pas.



Tiens, j'ai l'humeur légère ce soir. Je dois être malade. Tiens, je vais aller me faire un putain de décaféiné. Lendemain soir, j'ai enfin bu le décaféiné d'hier soir. Il était bon, bien moussieux. Je meuble. C'est bizarre en même temps d'avoir la sensation de ne plus vraiment apercevoir l'intérieur. Avant, je racontais ce qui se passait sous ma peau. Maintenant, je déblatère tel le chameau dans le désert sur tout ce qui me hérissé les poils. C'est à dire à peu près tout. Avec des thèmes qui reviennent de façon récurrente. Et puis parfois, je meuble. Il faut dire pour ma gouverne que j'ai quitté le divan depuis quelques années. Je me mets moins facilement sur le grill, moins régulièrement. J'ai pris la pleine mesure de mon temps psychologique. J'ai compris aussi que la psychologie en tant que tel n'a pas grand intérêt. Je comprends aujourd'hui mon psychologue clinicien devenu philosophe. Bien que la philosophie ne soit pas non plus une grande utilité. Oui, tout cela, on s'en bat un peu les couilles non ? Je ne voudrais pas être vulgaire mais bon, ça dégage bien les voies supérieures. Ah oui, j'allais oublier. Les thèses sur les arts, on s'en tape le coquillard. Rien n'est plus beau, plus vrai que ce qui s'éprouve dans le silence des contemplations. Musique, peinture, danse, sculpture. Un jour ou plutôt une fin de journée, je suis resté scotché devant un spectacle de danse pendant trois heures. Impensable la veille de tenir aussi longtemps. Un autre jour, je suis resté planté devant une toile d'un maître italien pendant une plombée. Impossible de partir sans un profond regret. Une fois, je suis resté fasciné pendant de longues minutes par une sculpture en bronze qui trônait dans le hall d'accueil d'une multinationale.

Double M, c'est une fille. Une femme pour ainsi dire. Elle s'appelle M.M. Je mène l'enquête. Comment cela se peut ? Allô ? Monsieur et Madame M ? Pourquoi avez-vous prénommé votre fille M ? Savez-vous seulement ce que cela peut vouloir dire ? Encore une bande d'insoucients. Sera-t-elle seulement à la hauteur de votre impulsion ? Imaginez quelques instants qu'elle n'en soit pas digne, vous allez faire comment pour justifier votre choix ? Imaginez l'espoir que je place en elle avec des initiales pareilles. L'erreur n'est même pas envisageable. Moi, ce n'est pas pareil. Mes initiales sont POP. En même temps, c'est une consolation ce palindrome. C'est comme MM, c'est pareil dans les deux sens. Serions-nous faits pour vivre ensemble, maintenant et demain ? Moi, personnellement, je prendrais bien un cornet d'amour à deux boules.

Où est-ce loin ? Je crois bien que c'est la seule solution. Je n'y arriverai pas. A la haine et à la froideur. Ce n'est pas pour moi, résolument. Le désintérêt, c'est mieux. Comme quoi, le mieux reste la meilleure alternative au traditionnel : « pour le meilleur comme pour le pire ». Je vais être encore une fois désolant. Désolé. D'avance, merci. Alors, c'est où le loin ? J'en connais un pas si loin d'ici, de l'endroit où je me trouve. Il y a le très loin à l'intérieur, une sorte de schizophrénie mélancolique permanente, non douloureuse et surtout non violente pour l'entourage. En fait, l'agressivité se retourne contre le sujet, c'est pratique. Sinon, il y a la rivière Loing pas loin. Elle est longue de 166 kilomètres. Je devrais pouvoir y trouver un petit coin en son bord. Un petit coin à l'abri de tout et de tous. Je m'improviserai jardinier ou maraicher. C'est important d'avoir des occupations. Je déteste ma vie en particulier et la vie en général. Je comprends maintenant l'importance des certitudes et de la suffisance. Cela évite de s'approcher trop près du bord et de constater le vide ambiant.

Elle me broie, elle ne sait pas écouter et elle est susceptible. Le plus cocasse dans l'affaire, c'est qu'elle en souffre. Si elle n'est pas victime d'elle-même avec tout ça, c'est à ne plus rien y comprendre. Et en plus, je me dois d'être un homme exemplaire. Cela fait de moi un homme définitivement pathétique.

Maman est partie au pays des kangourous. C'est qu'elle voyage beaucoup Mamie. Souvent, elle oublie d'en profiter. Elle pense à des choses sombres, elle cherche à s'attrister en permanence. Suis-je comme elle ? Avec l'obligation de broyer du noir forcément ? Peut-être un peu. En même temps, si elle pouvait éprouver du plaisir. En même temps, si je pouvais éprouver du plaisir. Nous ne sommes pas seuls décisionnaires. Il est surtout là le problème. Les autres, encore eux. Certains prennent sur eux le fait de faire résolument chier. Comment se fait-il que nous comptons trop sur les autres pour réaliser un peu de notre bonheur ? Pourquoi se raccrocher à ceux qui désespérément nous font du mal au lieu de rester seuls ? Il faudrait peut-être que j'arrive à comprendre un petit quelque chose concernant cette problématique hautement douloureuse.

J'ai en effet compris deux, trois petites choses. A force de vivre avec elle. C'est que le spécimen a de quoi enseigner. C'est du lourd, du très lourd. Rien de superficiel en fait. Il ne me reste rien en effet, que mes yeux pour pleurer mais j'ai au moins la consolation d'avoir compris deux, trois petites choses. Il ne faudrait donc plus s'attarder bien longtemps et passer la main. Adopter une ligne de conduite, un bidule imparable qui permettrait d'aller quand même de l'avant. J'ai un putain de vrai deuil à réaliser, le

renoncement de toute une vie à admettre. Ce soir, je commence ma lente et inexorable digestion.

Voilà, c'est bel et bien fini. Bon, c'est une bonne chose. Après la dissidence, la liberté. La vraie, celle qui s'éprouve à l'intérieur. Je sens poindre le titre du dernier triptyque. Je voulais vous dire que je vous aime encore. Mais qu'il est trop tard ce soir et que le matin ne va pas tarder lui. Alors je vais partir en voyage d'affaires pour très longtemps, histoire de tout oublier. C'est sûr, c'est certain, jusqu'à mes 72 ans. Parce que $7 \times 2 = 14$ et que $7 \times 2 = 14$, ça fait 14. La vie, c'est mathématique. C'est donc ici que je m'écroule pour toujours, là maintenant. Et je les entends déjà dire que je m'égare et que jamais je m'en relèverai. Si peu d'égards, c'est usant à la longue.

22:22. Voilà une heure pour le moins parfaite. Je continue inexorablement à vivre. La vie est si chouette la nuit. Je ne vais pas tarder à aller la rejoindre. Il y a une chose qui m'agace le matin. C'est lorsque j'essaie de me souvenir précisément d'elle et qu'elle finit par disparaître totalement. Toutes les images des rêves ne s'inscrivent pas de la même façon dans la mémoire. C'est bête. Je l'aurai bien gardée elle, pour un bon moment. Femme gourmande, maîtresse idéale. C'est tout de même singulier cette présence nocturne alors que de jour, c'est plutôt le désert qui m'entoure.

J'ai quitté les gares et les trains. J'ai laissé derrière un mode de transport. Aujourd'hui, je prends des trams et des bus urbains. C'est moins dans l'ensemble. Disons que je voyage moins loin. Près, ce n'est pas si mal à l'échelle du temps. J'en gagne un peu je crois. Je n'en suis pas si sûr. Pour faire des choses matérielles, c'est certain. Pour prendre le temps d'avancer intérieurement, j'ai comme un doute. Je fais plus de choses autant que je me recroqueville. Je me suis rendu plus utile. C'est désespérant dans le même temps. Faire des choses utiles. Toujours aussi passionnante cette existence à ce que je vois. Il y a des fois je me demande ce que je branle dans les parages ? C'est vrai, il ne fait pas bon se poser trop de questions les soirs de pluie. Naître, apprendre à faire des choses utiles entre deux besoins, crever. Ouais, super !

Méditer. Voilà une action pleine de reliefs ondulants. C'est comme de vastes prairies aux herbes hautes qui se déplacent au gré des vents. Vert et bleu ne sont pourtant pas des couleurs réputées chaudes. Elles injectent la quiétude par petites instillations oculaires. Il fait bon méditer les yeux ouverts sur le monde. Ou vert, ou bleu dans l'âme. Je ne sais pas comment il faut appeler cet endroit, la traduction de la perception. J'écris un peu comme le rythme d'une musique lancinante et répétitive. Toujours les mêmes thèmes, genre l'appel du lama de loin pendant quinze bonnes minutes monocordes. A la fin, je finis solitaire dans ma transe, un peu engourdi, pas forcément joyeux jeune fille. Et puis je vais me coucher à 22:22 pour éviter le désordre. Je pense une dernière fois à elle avant de partir. Et demain recommence pour un jour semblable au précédent.

J'ai croisé un gars derrière un comptoir qui sert des repas à des jeunes. Il pense que le mariage, c'est de la merde. C'est pourquoi il a divorcé. Et il jure grand dieu qu'on ne le reprendra plus. Il a deux grands enfants de 12 et 15 ans et une copine qu'il voit de temps en temps, chacun chez soi bordel. En même temps, je me demande. Pourquoi n'ai-je pas acheté deux paquets de PQ molletonné ce matin comme elle me l'avait écrit sur la liste des

courses ? Parce que. Ce n'est pas pour l'enquiquiner, c'est comme ça, c'est tout. Pourquoi m'emmerde-t-elle alors ? Est-ce le fait d'être sous l'emprise d'un contrat de mariage qui lui confère le pouvoir de faire chier ? Pourquoi tu n'en as pas acheté deux ? Je n'en sais rien et franchement, qu'est-ce que ça peut foutre ? Du moment qu'il y en a assez pour se torcher le cul ! Et quoi encore ? Elle doit penser que je ne l'aime plus. Sinon, j'en aurai acheté deux. Et là, hip hip hourra ! Est-ce l'apanage de la femme mariée ou de la femme tout court de prendre la courge ? Pas certain que la femme non contractualisée fasse autant de barouf pour si peu. Tout est voué à disparaître. Putain, heureusement ! Il a bien fait de tracer la route mon cuistot de self-service. Et si je faisais pareil ? Mon rêve de liberté. La sangsue royale ravale ses mauvaises imprégnations. Couchée sale bête. Vas ventre contre terre te repentir de tes mauvaises paroles et de tes comportements bêtement agressifs. La femme n'est pas toujours l'avenir de l'homme, à l'inverse de ce que disait Aragon, roi des cons. La femme libre, oui.

Arrêtez tout. Arrêtez de vous laisser embêter par les empêcheurs de tourner en rond. Parce que la vie, c'est tourner en rond. Les chiens font cela très bien. Avant de se poser pour se reposer. J'aime cette idée de se courir après sans jamais se rattraper. Il y en a, toujours les mêmes, qui pensent que la vie est une longue ligne droite. Et qu'au bout du couloir, il y a une grosse récompense qui les attend. C'est amusant.

Sinon, je voulais dire à ceux qui souhaitent gagner leurs vies, qu'ils peuvent envisager de le faire sans ruiner celles des autres. Je disais cela un jour de juin à un dentiste quelconque. Je lui faisais remarquer qu'il pratiquait des prix d'enculé. Ce à quoi il m'a répondu qu'il avait une piscine à faire construire et que la fin justifie les moyens. Je me suis senti profondément désolé par ma remarque intempestive. Je me suis quand même dit que jamais je n'ai fait partie de cette gerbe intense. Tant pis pour moi.

Un petit baiser avant de partir ? Une petite pipe avant de dormir ? Une petite consolation avant de fermer la lumière ? J'ai mangé tout le chocolat dans le placard. C'est toujours ça de pris que les autres n'auront pas. A six ans, je faisais le gibbon sur la branche de l'arbre, la tête en bas et les bras ballants. C'était bien. A dix ans, je sautais dans les vagues de l'Atlantique complètement chahuté. C'était bon. Je comprends ceux qui s'évertuent à vouloir rester des enfants le plus longtemps possible. Après, c'est une belle daube.

Je suis retourné cet été à l'île d'Oléron. Elle n'a pas beaucoup changé en trente ans. Plus de vignes peut-être. J'adore cet endroit. L'air y est encore sain et la lumière y est fabuleuse. J'ai eu pendant une semaine des remontées douces amères de souvenirs lointains. Mes impressions furent à ces points agréables.



Des fois je me demande sincèrement ce qui me retient. Je l'ai aperçue, elle s'est faufilée entre les tables du restaurant. C'est une image volée un soir à la dérobée. C'est quoi exactement ? Des images empruntées sur les chemins. Est-ce suffisant pour rester ? Non. Tout cela ne vaut plus rien. Il aurait fallu du concret, du palpable. Il en faudrait un chargement entier, livraison illico presto. Une cargaison de crème réparatrice spécialement conçue pour éviter la dislocation définitive. Une sorte de baume au cœur qui pénètre en profondeur. Mais je ne vois rien venir, comme ma sœur Anne. C'est ce qui s'appelle être dans la mouise.

Tu parles d'une dissidence... Elle touche à sa fin. Il va falloir que je me mette en quête d'un titre pour mon nouveau trip. Il est question de liberté je crois. Je ne vois rien de nouveau à l'horizon, c'est ça le problème. Si seulement j'avais un peu de pognon, je tracerais la route moi aussi. J'irais au large, les grandes voiles dehors. L'argent est-il une excuse ? Pas sûr. Le manque de courage est plus certain. Mon chez moi, mon petit deux pièces en hypercentre, parquet et murs blancs. J'en rêve tous les jours, lamentable larbin. Sept ans que tu écris la même histoire, dix ans qu'elle se détériore, c'est quand tu veux abruti ! Va chercher le fouet que je me flagelle. Pleure tout doucement la douleur de supporter.

44 ans en 2009, si c'est possible. Nous ne sommes que le 20 septembre. Encore une trentaine de jours avant l'échéance. Cette année, cela tombe un dimanche mon anniversaire. Ma maman a prévu un écran plat et une bouteille de champagne à son retour d'Australie. Il y a pire comme anniversaire. Certains n'ont que dalle. Au mieux, une orange pour Noël. Heureusement qu'ils n'ont pas la télé ceux-là, pour voir à quel point c'est injuste. Cette année, je vais être en retard pour la livraison de ce sixième cahier. Quatorze pages en 36 jours, ce n'est pas réalisable. Rendez-vous à Noël pour la fin du triptyque.

Vivement que ça se termine toutes ces futilités passagères, toutes ces prétentions assourdissantes. Vivement la fin de l'activité salariée. Vivement la retraite aux flambeaux les soirs de 15 août. Putain, je te les flinguerais tous ces tas de bourricots vaniteux. Dans le milieu, on m'appelle aussi le nettoyeur. J'en rêve et puis j'oublie qu'il faudrait le faire pour de vrai. Je suis certain que cela soulagerait la planète. Il est malheureusement trop tard. Je vois l'abîme au loin, le charnier communautaire avec toutes ces raisons imbéciles. Enfin, ils ne bougeront plus. Super !

Ça fait du bien en effet de se vider les urnes de temps en temps. Une petite vidange systématique tous les dimanches soirs. De quoi se remettre les idées en place et le cœur à l'endroit pour la semaine. Non, je ne suis pas vulgaire, ni grossier. Juste un peu familier de temps à autre, en souvenir du temps d'avant. Et puis franchement, vous voulez que je vous dise ? Des mots dans le désert d'amertume. Mon squelette gît sur la mer de sable, le serpent s'enroule autour de ma colonne vertébrale. J'oubliais qu'elle n'est plus à moi. Elle n'est à personne. Jamais les grains de sable ne disparaîtront, eux.

Je regarde le noir dans le blanc des yeux. La nuit dans la chambre, il n'y a rien à voir. Quand réveillé à cinq heures du matin, je pense à tout ça. Je pense au passé décomposé. Je suis si affligé par cette histoire malheureuse. En même temps, je ne comprends pas ce qui pousse une femme à renier ce qu'elle se proposait de faire. C'est de la haute trahison ou je

ne m'y connais pas. Elle a été rattrapée par son être et ses mauvaises dispositions. Mais elle ne le dira pas, non. Elle préfère claironner que je suis quelqu'un qu'il n'est pas possible d'aimer. Pas possible d'être aimé. Cela fait un drôle d'effet. Auriez-vous toutes fait pareil à sa place ? Qu'est-ce qu'un homme ordinaire comme moi peut faire sachant cela ? Se pendre ? Se rendre ? S'éprendre d'une autre pour voir si c'est toujours la même histoire ? Une chose est sûre, mourir un jour effacera ma blessure.

C'est elle et puis ce n'est plus elle, c'est une autre. Cela varie, cela ne fait pas de bruit. Une femme peut en cacher une autre. C'est une chose étonnante que l'inconstance du sentiment, pour peu que l'on se laisse porter par les vents divergents. C'est étonnant comme l'image de celle-ci imprègne ainsi l'esprit. Et puis voilà qu'elle disparaît pour laisser sa place à une autre. Il y a un vrai plaisir à éprouver ce va-et-vient. Quand je pense à elle, qui est restée de si nombreuses années coincée à l'intérieur. Et puis un jour, elle est partie rejoindre les profondeurs de la mémoire, sans prévenir. Le véritable ennui, c'est quand je n'ai pas d'images à visionner.

L'homme qui croît et qui se croît. Et puis un jour, l'homme se regarde dans le miroir. Il se met à ne plus croire en rien et ne se croît plus quelque chose de supérieur. Alors l'homme d'un seul coup devient humain. Mais l'homme n'aura pas le temps de devenir humain. Puisque l'homme et la femme par leurs croyances, leurs connaissances et leurs valeurs sont condamnés à se détruire. L'homme et la femme sortent du con et le restent la plupart du temps par des entraînements intensifs. C'est édifiant cette médiocrité des croyances et du savoir. Elles nous donnent la suprême illusion d'avancer alors qu'elles nous précipitent vers notre fin. Nous n'en sommes pas à un paradoxe près vous me direz. L'univers pourra bien continuer sans nous.

Elle ne veut pas que mon monde à moi s'exprime librement. Elle fait partie des gens du dessus. Qu'est-ce qu'il a mon monde ? Il ne sent pas bon ? Il n'est pas assez frais ? Mon monde à moi n'appartient qu'à moi. En fait, personne ne peut en profiter. Mon monde à moi est fait de ma liberté. La lumière illumine encore ce monde, faible et incertaine. Lorsque je sais que je vais me mettre à écrire par exemple. Je sens qu'elle se redresse, vestale de ma pulsion de survie, fragile combattante de mon désir de mort. La vague monte et descend, s'écrase sur les rochers de l'éternelle incommunicabilité. Je le savais je crois en venant au monde, qu'il en serait ainsi. Je le savais que je finirais par aimer la tristesse de certains accords de piano, le chocolat noir à minimum 70% de cacao et les coquilles Saint-Jacques flambées au cognac, les regards de femmes qui ont la bonne idée de me dévisager. C'est encore supportable une vie inhumaine. Il suffit de la laisser se débiter, de dérouler avec elle, bras dessus bras dessous. Et puis voilà, pas de quoi en faire un plat. Surtout à la surface de l'eau, ça peut faire mal. Même pas mal. J'aime m'endormir le soir sans douleurs et me réveiller le matin dans le même état. Il faut que je lui dise.

Je voulais vous dire, cher monsieur. Voilà, je vais vous écrire cette lettre demain matin. Elle dira en substance à peu près ceci...

Cher monsieur,

Comment je suis ravi de pouvoir vous écrire ce matin. Ce matin, je suis toujours en vie. Alors que s'amenuise l'envie. Oui, c'est de cela que je souhaite vous entretenir. Je perds chaque jour un peu plus le goût de vivre. Je ne trouve plus d'intérêts à cette existence. Et j'ai comme l'impression que mon opération a accéléré ce lent et inexorable processus de fuite vers le néant. Objectivement, j'ai fait le vide autour de moi de tout ce qui pouvait me peser. Me voici aujourd'hui bien délester de tous les poids et contraintes illusoire. Il ne me reste plus rien pour m'accrocher. Intérieur et extérieur confondus, je ne suis et je n'ai rien. Et pourtant je suis encore debout. Autant dire que je ne comprends pas très bien cet état stationnaire qui semble indolore pour le moment. L'individuation serait-elle une entreprise de déconnexion ? Le vide se suffit-il à lui-même ? Suis-je en train de virer bouddhiste sans le savoir ? Je ne me connais toujours pas de pulsions suicidaires, peut-être une occasion perdue d'être en accord avec ce que je ressens. Comprenez mon étonnement de me sentir flotté au-dessus des trottoirs, passé dans les rues comme dans une chimère. Comprenez que je vous écrive encore puisque je n'ai plus de père et ne crois pas en Dieu. Comprenez enfin que je n'ai personne autour de moi pour partager mon monde. Un jour, m'ayant posé la question de la réalité, je n'ai pas su dire ce qu'elle pouvait représenter. Aujourd'hui, la réalité serait de pouvoir être en relation avec les autres en partageant des mondes différents et que cela soit plaisant. J'ai écrit six récits pour me rendre compte que cela sera à jamais une utopie et que nous n'aurons pas cette réalité à notre disposition avant que nous en crevions tous. Il n'y a, j'en ai bien peur, rien au-delà de nos natures infécondes. Comprenez aussi que si je vous écris, ce n'est pas pour me plaindre de l'endroit où la thérapie m'a déposé. Je trouve l'aventure fascinante et il faut bien que quelque chose en sorte. Souffrir en silence, sans érucations bruyantes, est à l'évidence ce vers quoi je pouvais tendre. Que tout cela devienne supportable. Merci Jean-Baptiste pour ton bon conseil. Je trimalle quotidiennement ma douleur en bandoulière, non sans conscience de ce qu'elle appartient à tous ceux qui l'entretiennent. Il est certain que je me demande souvent combien de temps vais-je bien pouvoir tenir dans cet état. Je ne suis pas certain d'avoir le courage d'atteindre mon désert. Voilà, je déteste tout cela et n'attend qu'une chose. Que la lumière s'éteigne.

Je vous prie de recevoir, cher monsieur, ce qui me reste de meilleurs sentiments.
P.O. PetitJoseph

Amie, si tu me donnais de nouveaux mots à combiner. Vingt mots suffiront pour faire une petite histoire. Une jolie petite histoire toute courte, de quoi remplir toute une page. J'éprouve d'un seul coup un grand besoin de silence. Les mots continueront à danser dans ma tête et voleront sur le papier. Un grand besoin de silence, une nécessité urgentissime. Un grand besoin de ne pas m'éparpiller en bavardages inutiles, de ne pas aller vers la violence. J'ai comme une envie d'être gentil, très gentil. Parce que je suis un être très déplaisant en vérité. C'est elle qui le dit. Ma décision est prise. En même temps, c'est normal. Nous approchons de la fin de ce triptyque. Miroir, mon bon miroir ? Es-tu là ? Putain, je viens de me prendre une décharge haute pression. Un retour de manivelle pleine tronche. Je suis un être inutile et plutôt indélicat, c'est un fait entendu. Elle a des preuves irréfutables et proprement indiscutables. Je suis fait comme un rat d'égout, à la hauteur de son dégout. Je ne peux plus rien faire valoir, même pas une once de mon humanité.

D'où vient la lumière ? Pourquoi les choses sont-elles éclairées ? Je me le demande parfois. Pas trop longtemps car la réponse n'est pas prête d'arriver. Et d'un avenir qui s'apparente à un grand trou noir, d'où viendrait l'embellie ? D'une femme lumineuse qui passerait non loin ? Je la vois s'approcher de moi. J'aime son sourire énigmatique. Serai-je pour elle quelque chose d'agréable ? Il ne me reste plus qu'à espérer. C'est étrange, je ne voyais pas dans ce rôle-là. Comme quoi, tout est possible. De toute façon, nous ne vivrons pas sous le même toit. Pas deux fois la même connerie, le même égarement.

Je n'ai plus beaucoup de crises depuis maintenant un bon mois. Depuis mon retour de congé estival. L'autre au fond de mon ventre se tient tranquille. L'autre que je ne connaîtrai jamais. Chacun en soi porte un étranger, une étrangeté, un alien polymorphe prêt à bondir à la moindre occasion. Beaucoup ne sauront pas. A moins que cela soit le vide qui s'exprime, la peur primitive qui tord parfois les boyaux en quatre. L'appréhension du néant cosmique, la plus profonde et la plus incontrôlable des frayeurs métaphysiques. Celle qui vient du big bang. Celle qui nous fait redouter le big crush. Ça va et puis ça revient. Et puis ça repart. Imaginons deux secondes que cela ne s'arrête jamais. La tête tourne, l'impression est vertigineuse. Des indiens pensent cela. Je ne suis pas loin de penser la même chose, je ne sais pas pourquoi.

Je m'en tape du big bang et de ses petites conséquences. J'avais dans le temps une famille. Elle s'appelait Petitjoseph. Il y avait alors ma grand-mère et mon grand-père. J'ai su ce que le mot famille veut dire durant les six premières années de mon existence. Après, c'est un mot qui a perdu tout son sens. Alors, lorsque je me suis marié pour avoir des bébés, j'ai cru comme un grand con que je suis que j'allais avoir à nouveau une famille. Simple, agréable où j'aurais pu avoir ma place. Je n'en attendais pas plus. Le résultat est sans appel, je n'ai pas su fonder une famille. Les Petitjoseph sont morts, un puissant sentiment de solitude descend le long de ma colonne vertébrale. La même qui sert à se tenir à peu près droit. Bientôt 44 ans, le sentiment très exact de ne rien posséder, de ne rien pouvoir retenir. Le sentiment depuis l'âge de six ans de n'avoir jamais profité de durées pleines et heureuses. L'envie désespérée d'échapper à tous et toutes et d'atteindre un refuge quelque part sur cette terre. Pour mourir en paix si c'est possible. Pour l'instant, il faut juste que je refrène mon autre envie de me cogner la tête contre le mur.

Que me reste-t-il à faire avant de partir ? Aller à Saint-Nicolas-Du-Pélem déterrer quatre cadavres de bébés masculins dans la cave ou le jardin de la maison familiale. Aller au moins une fois saluer mes grands-parents Petitjoseph au cimetière de Châtenay-Malabry. Cirer mes pompes funèbres avant d'y aller, c'est l'occasion en même temps. Essayer une dernière fois de bouffer des choux de Bruxelles, à défaut des brocolis. Il faut que j'aïlle me farcir une jeune donzelle, à la mémoire de Dom Juan. Relire le livre de Guitry, là où toute la famille crève en bouffant des champignons mortels. Je l'avais dit pourtant de ne pas cueillir des amanites dans la forêt. Bien fait pour vous. Revoir une dernière fois ma bretonne. Je ne sais pas où elle est passée, c'est malin. Elle doit maintenant avoir deux jolis seins pas encore trafiqués.

Je ne me souviens de quasiment rien. C'est troublant cette sensation trouble. Que nous est-il arrivé pendant toutes ces années ? J'ai des zones de la mémoire qui semblent pleines de presque rien. Je ne me souviens plus de nous. Encore un trou, opaque celui-ci

comme une opaline laiteuse faiblement éclairée. Je ne verrai plus jamais au travers, les traits de notre destinée. Vers quoi faudrait-il tendre pour se souvenir un peu mieux ? Y a-t-il seulement un quelconque intérêt à se souvenir des jours gris ? Y avait-il seulement un peu de bleu et un peu de jaune ? On devrait pouvoir rire de tout, surtout de nous. Le bleu et le jaune étaient mes deux couleurs préférées lorsque j'étais enfant. Le gris est survenu par accident, par manque de tout. J'avais si peu de capacités à rendre heureux mon entourage. Et ce qui devait arriver arriva, j'ai pris une grande tarte dans la gueule. Inutile de nier, de faire le fier. A bientôt 44 ans, je navigue encore à l'aveugle. Il faudrait que je me montre un jour dépouillé de tous les préjugés à la con. Un jour, il faudrait que je lui montre mes sentiments en me regardant vraiment en face.

J'attends l'heure de mettre la pastille dans le lave-vaisselle. 22H31, c'est l'heure creuse. Après, je vais aller me coucher en attendant que vienne l'oubli provisoire. Il y a deux réalités très différentes. La première, c'est le réel. La seconde, c'est le rêve. Le réel, c'est plat, désespérément plat. Comme l'encéphalogramme d'un mort-né qui n'aura pas connu les joies et les peines de l'existence. C'est plat, uniforme, sans intensité. Si ce n'est celle très éphémère de la jouissance, de l'éjaculation même précoce. Le réel, c'est super chiant. Toi, moi, tous ces gens, c'est d'un pénible. C'est vrai que c'est juste super pénible tous ces gens qui croient s'entendre, qui ne s'entendent pas, qui s'entretuent en permanence. A quoi ça sert tout ce cirque ? Ce spectacle du réel est une vision qui file la nausée. Le rêve, c'est vallonné. Il y a des intensités variables, des imprégnations très fortes, de vraies petites histoires souvent écourtées. Des fois je me dis que sans les rêves, j'aurai volontiers fait ma valise pour l'après-vie depuis longtemps. Je comprends ceux qui cherchent des sensations fortes en permanence. Je comprends celui qui se flingue au bout de la nuit, il n'a surtout pas de comptes à rendre à quiconque. Surtout pas à cette société foireuse, emplie de merdeux en tous genres. Le pire, c'est celui qui porte une blouse distinctive et qui prend des grands airs pour dire que ce n'est pas bien de vouloir attenter à ses jours. Putain le gros con.

Et là, d'un seul coup, je me dis : où se cache la solution ? Non, elle ne peut pas être cachée, elle est forcément là en face de moi même si je ne la vois pas encore. L'humanité, non. Dieu, non. La mort, non plus. L'amour, sûrement jamais. Qu'est-ce qui reste ? Une espèce de principe vital pas très compréhensible, qui n'est en soi pas une solution mais un simple attachement. Attaché sans pouvoir saisir. C'est un peu mince mais cela paraît suffisant. Relié à la lumière qui se doit de luire même la nuit lorsque je rêve. 23:09, je suis en retard sur l'horaire de la pastille. Mon autre réalité m'attend.

Fiasco. C'est un tollé général. Il y en a qui ont des vies indescriptibles de douleurs et de souffrances. C'est juste intolérable. Quand je vois de jeunes pisseuses avoir pour simple préoccupation la couleur de leurs cheveux, je préfère ne rien dire du tout. Sinon, l'envie me prendrait de sortir un chalumeau en guise de lance-flammes et de leur cramer les tignasses à ces petites connes. Ça, c'est dit.

J'ai pensé à des mots hier soir avant de m'endormir. Je les cherche en vain. Ils ne veulent plus revenir. Dommage, ils étaient bons. 44 ans, c'est fait, c'est passé à l'heure dite. Vers trois heures du matin, je me suis réveillé après avoir éjaculé dans mon caleçon de nuit. Bon anniversaire mon garçon. Joli cadeau une petite sodomie onirique. Merci

mademoiselle d'être passée par là. Sinon, j'ai reçu une vraie montre le lendemain. J'ai soufflé huit bougies, réparties en deux groupes de quatre. Il y avait six petites filles autour de moi. J'ai bien aimé ce moment. J'ai pensé intensément aux vivants et puis à ceux qui ont disparu. Au vivant qui se terre derrière les sourires de ces jeunes filles sinon rien. J'ai réalisé que le compteur tourne inlassablement et que la ville peut s'endormir à chaque faux pas. Ça va. Plus ma vie avance, plus je me glisse à l'intérieur conscient de sa fragilité.

C'est drôle cette envie latente de toujours vouloir faire des choses pour les autres, de toujours vouloir les aider. Parfois à mon détriment. C'est curieux cette propension. Je sens ce désir en permanence. C'est comme si je tombais sous un charme. Me voilà envouté, prêt à prêter serment jusqu'au bout. Je suis un homme étrangement fidèle à tous ses sentiments. On dirait qu'ils sont là pour durer toujours. J'ai finalement une capacité à aimer mes prochains autant que je peux les détester.

Elle a signé le contrat pour me faire payer toutes mes maladresses. Monsieur le Maire lui a délivré un permis de tuer. Je croyais que c'était un contrat de mariage, sous entendu un permis de construire. C'est raté. J'ai certes toujours eu des difficultés pour me situer dans la vie. Qui n'en a pas ? Ce que je suis, ce que je n'ai pas été, ses instances dirigeantes ont décidé que je devais le payer cher ! A mort le renégat qui n'a pas su à leurs débuts la tolérer, la respecter et la valoriser. Trop tard ! Au lieu de me laisser tomber, elle m'a épousé. Bienvenue en enfer ! Je vis en permanence avec un pistolet sur la tempe. La balle ne devrait pas tarder à sortir de son barillet, histoire de me faire sauter la cafetière. Sera-t-elle au moins contente du résultat ? Je l'espère pour elle. Qu'elle puisse au moins éprouver une profonde et inextinguible satisfaction du travail de sape accompli.

Alors comme ça, c'est ça la vie ? Oui et non, ça dépend de tout à chacun. Il y en a de toutes sortes. Moi, ce n'est presque rien. Nous sommes tous des presque rien qui formons un tout pas très cohérent. Une espèce dégénérée parmi le règne vivant. C'est bête. C'est vrai qu'il faut continuer à raconter des histoires à nos enfants. Il est si nécessaire de croire en des choses qui n'existent pas. Rigoureusement indispensable. Imaginez une vie sans père Noël et sans mensonges. Imaginez une vie sans idées préconçues. Imaginez seulement tout ce qui pourrait nous faire du bien. Bien sûr que vous ne le pourrez jamais, dignes héritiers des pals et des bûchers, des lynchages collectifs et des vindictes populaires. J'ai un message pour vous : n'appartenez qu'à vous. Ne suivez personne. Même pas le meilleur des prophètes. Foutez le camp lorsque cela commence à sentir le roussi, quitte à vous coller douze balles dans la peau. Bientôt, ça va faire très mal.

Te dire. N'est-ce pas merveilleux ? Très chère amie. Je regardais récemment une émission sur l'ami Bertolt Brecht. Voici un homme qui a toujours été fidèle à tous ces sentiments, à toutes celles pour lesquelles il a eu des sentiments. Toute sa vie, il a parlé à tous ces amours. Notre ami a sûrement compris ici quelque chose de très profond que seul un homme de cette trempe peut sentir avec le ventre avant de le comprendre. Il vrai, il est difficile de ressentir avec sa tête. Ressentir ce qui touche notre passé. Demain n'est pas encore là et les présages sur le devenir humain ne sont pas au beau fixe. Je ne suis pas certain que demain soit notre meilleure source d'inspiration. Je me remue le ventre sans cesse pour comprendre davantage ce que je suis. Normal, douze ans d'analyse avec un jungien, ça laisse des traces. Il était question d'être parrainé pour que je devienne psy, que

j'adhère aussi à quelques mouvements désireux de faire évoluer l'humanité. Pourquoi ne cherchez-vous pas à éditer vos récits ? Pourquoi ne pas mettre votre intelligence et votre sensibilité au service des autres ? Je suis désolé monsieur. Je ne ferai rien pour les autres. Mon chemin à moi monsieur m'a conduit à ne plus croire mais à observer. Seuls me retiennent ce principe d'attachement à la lumière des jours, cette appétence pour la vie des rêves et cette émotion à éprouver des sentiments éternels. Voici mes nourritures terrestres. J'ai dû à cet instant chère amie mentionner un autre ami, celui qui écrit pour lui et quelques amis de passage. Stop, je descends. Si je peux, si je pouvais te parler parce que mon sentiment vit, je te dirais alors tout. Tel un ver nu sur un drap, libéré de toutes les contraintes normalisantes, démoralisantes. Les traces à laisser derrière soi sont peut-être celles qu'il faut déposer dans le cœur et l'esprit des vivants. Je me souviens des heures passées à se parler. Comme quoi, il y avait un temps pour tout. Elles furent si délicieuses. Plus tard, à moins qu'il ne soit trop tard, je te raconterai une petite histoire. Celle d'un gars qui devait forcément se tromper de vie. En attendant, il m'est si agréable de profiter de cette intelligence qui te caractérise si bien.

La contradiction est une richesse inépuisable. C'est un mouvement naturel. Moi, je connais un con linéaire. Il sait tout sur tout et ne se contredit jamais. C'est pratique et sans reliefs, limite chiant. Un bouffon majeur, personnage public et irréfutable. Une sorte de pantin à peine articulé. Vas-y, tu peux mettre une rondelle dans la fente, il va préchauffer, préparer sa rhétorique de gros nase. Alors, quoi ? Vous ne comprenez pas lorsque je parle ? C'est normal, j'atteins des sommets dans la prétention. Vas-y, tu peux lui mettre une tarte dans la gueule s'il te plaît ? Que le ridicule finisse de l'achever ce super connard. Putain, ça soulage.

Je cherche... je cherche un titre pour mon dernier délire. Un truc qui fasse référence à la liberté intérieure, la seule la vraie l'unique liberté d'aller et venir au gré des envies et des désirs. Je n'ai plus de comptes à rendre à quiconque. Je vais me mettre à voyager. Pas trop loin tout de même. Alors voilà, je cherche un titre signifiant mon extraordinaire réalisation personnelle. Ne bougez pas, je reviens dans quelques minutes.

Liberté intérieure totale contre liberté conditionnelle dont l'octroi est laissée à la libre appréciation de l'autorité compétente. La nature reste la suprême décisionnaire. Un cran en-dessous, il y a l'autorité de certains hommes qui ont réussi à se hisser au-dessus des autres, par nécessité bien sûr. Il y a des rôles à endosser, pas évidents. Sinon, ce serait une sorte d'anarchie destructrice. C'est simple, il n'y aurait normalement plus un seul crétin sur cette terre à l'heure où je vous parle si certains n'avaient pas pris sur eux le fait de devenir les garants de toutes les lois et règlements institués. Je suis en semi-liberté civile. Il faut être très peu éclairé de l'intérieur pour penser autre chose. Liberté, égalité, fraternité. Il faut encore que le français se distingue. Pas de liberté, pas d'égalité, pas de fraternité. Ne voit-il pas la tyrannie anonyme de la nature et des institutions notre français ? Il doit être un peu aveugle, un peu sourd de la feuille, trop idéaliste. La vie s'organise tout de même, il ne faut pas trop en demander. Il ne sert pas à grand-chose de penser. Contre l'obsession de la mort, les subterfuges de l'espoir comme les arguments de la raison s'avèrent inefficaces, merci monsieur Cioran. Pas la moitié d'un éclairé celui-là. La vacuité est la nature même des phénomènes. C'est clair et décidé, je finis bouddhiste. Je vais peut-être éviter les sandalettes, la toge et le crâne rasé. Je ne suis pas certain que

cela me sied au teint cet accoutrement de zouave. Je fais ce que je veux d'abord. Oui mais pour cela, il faut être lama. Ah oui, c'est vrai. J'ai de la marge, il faut d'abord que je sois disciple d'un maître. Encore ! Décidément, il faut toujours suivre quelqu'un, se prosterner devant des images à idolâtrer, brûler des gens ou de l'encens, prendre des apparences. Cela devient pénible à force. Et quand lama pas content, lama te cracher sur la figure une bonne boulette bien dégueulasse. Je déconne. J'adore la vacuité, le dérisoire et déconner. Les natures et inventions humaines m'éclatent tant.

Bientôt la fin d'un temps psychologique. Il va être temps de passer à autre chose. Ces années 2000 auront été largement enrichissantes et profitables pour m'appréhender et me connaître. Bientôt la prochaine dizaine. 45-55 ans, c'est la durée où jamais à mettre à profit. Après, c'est le commencement de la fin, le début de la mierda. Le constat est là. Je suis tombé dans une toile d'araignée, dans les mailles du filet de la pêche au gros. Je me suis fait choper comme un bleu, comme un vulgaire débutant. Combien de temps me reste-t-il à vivre ? Je n'en sais rien. Au moins dix ans j'espère. Ne serait-ce que pour corriger le tir.

Je regarde ma vie. Je suis du vingt et unième century. J'ai eu de la chance d'être né en période de paix. Je n'ai pas dû aller à la guerre. Je n'ai pas dû mourir à dix-huit ans. J'ai eu une tumeur, un médecin me l'a enlevée, je peux donc encore vous parler. Je suis content d'avoir été de ce temps. Cela m'a évité d'avoir la tête tranchée ou de brûler sur le bûcher des vanités. Je suis ravi d'avoir été de ce temps où existent les salles de bains, les chiottes tout à l'égoût et les radiateurs électriques. Je suis satisfait des moyens de transport qui circulent. Je les préfère à des locomotions fatigantes. Je ne suis pas mécontent d'avoir un peu d'argent pour bien bouffer et partir en vacances l'été. Je reste du bon côté des vivants dans l'ensemble. A ce sujet, il faut que j'appelle pour mon panoramique dentaire remboursé à 100%. Pourvu que ça dure ou que cela ne dure pas. J'ai croisé récemment un clochard que je connaissais de vue. Il vivait déjà dans la rue en 1985, en plein Paris. Plus de vingt ans après, le voilà qui se porte à ma hauteur toujours dans le même état. Nous nous sommes reconnus, je lui ai dit bonjour. Il a fait de même. Comme quoi, tout est possible.

Un petit instant de répit, de poésie, de sentiments aimables. J'ai sur mon bureau une fleur en tissu, un chien en plâtre et une coccinelle en pâte à sel. Reliques confectionnées avec amour pour une fête des pères. J'allais oublier le dessin scotché au mur pour papa et maman. Il y a dessus des palmiers, un vase avec des fleurs et des cœurs rouges et roses. Attention, je ne plaisante plus. Un, deux, trois, c'est parti :

A papa,
J'écris le mot agneau et tout devient frisé
La feuille du bouleau, la lumière des prés
J'écris le mot étang et mes lèvres se mouillent
J'entends une grenouille rire au milieu des champs
J'écris le mot forêt et le vent devient branche
Un écureuil se penche et me parle en secret
Mais si j'écris papa, tout devient caresse
Et le monde me berce en chantant dans ses bras

C'est l'histoire banale d'un mec ordinaire qui s'achève. Rien de bien transcendant. La preuve, il ne passait pas à la TV. Il ne faisait pas la une des journaux. Il ne gouvernait pas la destinée des troupes d'hommes. C'est un gars qui vient de crever dans la plus stricte intimité. Derrière le cortège, il n'y a pas foule. Seulement une poignée d'anonymes ont bien voulu le suivre. Au nombre de cinq comme les doigts de la main. C'est le club des cinq qui ne se connaissent pas. Ils ont fondé une association loi 1901, à but non lucratif. Ils se donnent régulièrement rendez-vous pour emboîter les roues des corbillards. Qu'il vente, qu'il neige, qu'il grêle, ils suivent les oubliés pour les accompagner dans leur dernière demeure. Ces cinq-là descendent de je ne sais où. De drôles d'humanoïdes en vérité.

Rien et probablement personne. La vacuité de l'existence comme principe spirituel. C'est acquis, c'est à moi. Je suis d'accord, la vie telle qu'elle est ne devrait pas être. Elle devrait être autrement, chose qu'elle ne sera jamais. Mon nihilisme devient pessimiste pour ce qui est du devenir de l'espèce. Laisser des traces dans le cœur et l'esprit des vivants, c'est bon ça. C'est encore possible à certains endroits. Déposer des petites pierres, des éclats de diamant, des gouttes d'eau dans quelques consciences bien choisies. Il en va ainsi des descendances et de quelques amis de passage. Rendre service, c'est dans ma nature.

Pas facile de trouver des raisons de vivre sans s'abonner à des croyances.

J'ai comme un désir de calme ce soir. De m'extirper du monde des bruyants, avec la volonté de rejoindre un lieu fait de silences coupables où seul le bruit du feutré aurait le droit de comparaître. Un espace de liaisons troubles et ambiguës, rempli de femmes à goûter. Un bordel quoi, une sorte de maison close. Des phalanges expertes me mettraient des petits trucs succulents dans la bouche, du genre doigts de fatma ou tétons de vénus, tout un programme en soie de satin. Le tout arrosé par une liqueur chaleureuse et une petite musique douce, style berceuse venue d'un piano de l'Extrême-Orient. Putain, rien que d'y penser, j'en ai l'eau qui coule des lèvres. Stop ! Il ne faut pas se laisser dépasser, il faut au contraire résister. Je crois me souvenir qu'à la fin de l'époque pharaonique, quelque part aux alentours d'Alexandrie, c'étaient des orgies 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 sans interruptions. Quelle époque merveilleuse qui accompagna le déclin de la dynastie. Quitte à décliner, autant se laisser aller à la dérive. Rien, il ne restera rien. Pas une miette.

Je dirai tout, c'est décidé. Tout, comme un baiser avant de mourir. Sortir tout sur l'étagère, organes vitaux et viscères, désirs et sentiments. Je vous propose mes tripes nature, à accommoder comme bon vous semblera. Une voix s'est penchée sur moi, pressante et patiente. Je suis un homme sur son chemin. L'avantage de celui-ci, c'est qu'il peut maintenant s'arrêter à n'importe quel moment. Il y a une chose simple que tout être humain devrait réaliser. Se trouver sur son chemin, pas n'importe lequel, le sien. C'est l'important. Je reste loin, inévitablement. Plus vraiment sur cette terre qui fait ce qu'elle peut pour nous supporter. Plus vraiment là, plus tout à fait. L'esprit s'en est déjà allé, seul le corps résiste tout ce qu'il peut. Pas facile de me laisser convaincre de larguer l'amarre définitivement. Toujours avec cette envie de me retourner, de regarder derrière moi, seule trace tangible de mon passage bientôt effacé. Mais non, mais si. Que vont-elles devenir ?

Ce qu'elles pourront. Je ne m'inquiète pas. Pars l'esprit tranquille et la conscience en paix et surtout ne te retourne pas.

Je ne sais quelle séquelle. C'est qu'elle est là depuis si longtemps. Elle est incrustée dans mon corps. C'est un héritage, un cadeau familial. Impossible de savoir si les gènes s'en trouvèrent transformés. Il paraît que c'est possible depuis peu. C'est maintenant que nous le savons. Pauvre maman, pauvre papa. Pauvre enfant. Si cela se trouve, il faudrait remonter de quelques niveaux. L'interaction de l'environnement et du code génétique. C'est là que physiquement tout se tient. Rien n'existe indépendamment du reste.

Il y a des gens limités. Très justes en termes de capacités à évoluer en conscience.

La douce caresse, le doux baiser. La tendre inclination. Je rêve de ces deux-là. Je n'ai plus rien, je voudrais les avoir à nouveau avec moi pour passer le temps agréablement. Je n'espère plus, je ne les attends plus de ce côté-là. Ils sont ailleurs probablement, dans un autre monde. J'aurai voulu ne jamais les perdre, toujours les garder sur moi. Je passe beaucoup de temps à les imaginer. Encore une nuit à les attendre, en caressant l'espoir de les éprouver une fois de plus. Seront-ils au rendez-vous de minuit ? J'ai perdu en cours de route quelques agréments. Il va me falloir un peu de temps pour remettre les choses en place, construire une nouvelle vie. Une nouvelle ère débute, un nouveau triptyque m'attend. Je n'ai pas intérêt à le rater celui-là. C'est ma dernière chance, the last one.

Quelque chose me dit que si je rate la prochaine décennie, il y aura une forte probabilité pour que je ne puisse plus me regarder dans une glace dignement. C'est à dire qu'il ne sera même plus question de croiser mon miroir. Autant dire que je m'explode le carafon dans dix ans. C'est sûr.

C'est un délire absolu. Ça la rend dingue que je réagisse. Parce que j'en ai plus qu'assez de vivre avec une femme pas aimable. Et voilà qu'elle chiale comme une madeleine. C'est du délire. N'ai-je tant vécu que pour constater ça ? La vie est belle, la vie est surtout moche. A côtoyer sans cesse des grands malades. Vivre seul loin de toute cette merde, cela devient une nécessité vitale. Finalement, c'est bien une nouvelle fin qui ne va pas tarder à survenir. Là, c'est la grosse fin, c'est du sérieux. Du lourd comme on dit de nos jours. De celle qui ne plaisante pas.

Plus que quelques heures avant la fin du trip. Alors que l'autre fin vient d'être prononcée officiellement, je veux dire intérieurement. C'est fini pour moi. J'ai assez souffert de médisances et de mauvais traitements. A moi la liberté de me retrouver seul. Adios amigos et amigas, je vais enfin sombrer dans un vrai et inestimable anonymat. Je compte les jours comme sur les calendriers de l'Avent. Ce sera mon cadeau de Noël. Ou bien pour la nouvelle année. Avant mes 45 ans, l'affaire doit être absolument entendue. Parce que 4 et 5 font 9. Toujours la même histoire.

J'ai réussi cette après-midi pluvieuse à ne rien faire. Pour retrouver une sensation d'avant. Allongé sur le canapé à regarder par la fenêtre les oiseaux s'amasser sur l'antenne de télévision. En d'autres temps, je ne me serais pas assoupi. C'est probablement une conséquence de vieillir. C'est dans cet état avancé de léthargie que j'ai écouté d'une seule

oreille mes musiques préférées. Personne n'était là pour gâcher mon plaisir. Pour une fois. La vie parfois n'est pas si longue que prévu. A quoi ai-je pensé entre deux vapes ? Au port de l'alliance, aux porteurs sains de la haine ordinaire, à l'apocalypse. Dans l'ordre et dans le désordre, comme ça vient. J'ai pensé à mon alliance qui ne peut plus s'enlever de mon doigt. J'ai pensé à cette constante réprobation et à tout ce gâchis. J'ai pensé au lien qui devrait unir chaque être aux autres. Je comprends pourquoi je n'en veux plus, sinon des attaches dérisoires. Des petits riens, de petites choses, advienne que pourra. J'ai pensé à mes filles. Et puis c'est tout. Je me suis cru mort lorsque je me suis réveillé. Nan. Tu serais assez aimable de ne pas fermer le radiateur derrière moi lorsque je l'allume. Comment veux-tu que tes vêtements sèchent ? Vivant, merde.

54 dans deux pages. Toujours aussi satisfait que cela se termine. Content du devoir accompli même si le ventre se serre. Content d'être capable de quelque chose qui ne vaut que pour moi et quelques autres. Je n'ai toujours pas le titre du prochain. C'est l'expectative, le doute, l'incertitude sur la direction à prendre. J'ai beau me shooter au violoncelle et au piano, rien ne passe, rien n'apparaît. Je fais et refais l'histoire tout seul dans mon coin. Le passé me revient en force. Un jour, j'ai pris un sac de voyage et ma chaîne hifi sous le bras. J'ai frappé à la porte pour qu'elle m'ouvre. Je suis resté sur le pas de la porte quelques instants et puis je suis entré confiant. Où suis-je ? Dans quel ventre ai-je pénétré ? On aurait dit un vagin douillet avec toute cette moquette rouge tendue sur les murs. Tenu par des forces obscures, je n'ai opposé aucune résistance. J'ai dormi là, dans ce petit appartement clos.

Il fallait que je corresponde. Je n'ai jamais rien obtenu en retour. Rien. Elle s'est dite aimante. L'exigence fait que le sentiment n'a jamais pu s'exprimer convenablement. Son exigence illégitime a contrarié son sentiment. Les amours qui se contrarient ont toujours été monnaie courante. J'ai essayé de me défendre, en vain. J'ai essayé de lui faire comprendre, avec parfois la violence du désespoir. Impossible, c'est un roc inamovible. Miroir, mon beau miroir ? Dis-moi, elles sont toutes pareilles les grognasses ?

Moi, un homme de compromis ? C'est probable, question de survie. Sinon, tu prends le flingue et tu dessoules tous ces tarés qui gesticulent en créant du vide autour d'eux. Un peu plus tôt, un peu plus tard.

Bientôt Noël. Je n'aurai toujours pas la possibilité de renouer avec mes guirlandes prolétariennes. Je n'aurai toujours pas la possibilité de me faire un peu plaisir. Ce n'est pas chacun son tour. Non, il n'en est plus question. On fait comme tu as dit est encore la meilleure façon d'avoir la paix, n'est-ce pas grand-père ? Le prix à payer toujours. Je reste dans mon recoin et je me tais, n'est-ce pas ? Et si j'allais dormir de l'autre côté de l'appartement ? Si je menais ma vie comme je l'entends en dehors de toi ? Grand-père allait jouer aux boules. Un excellent tireur. Il tenait également la buvette du boulo-drome. Il restait des après-midis entiers à descendre les godets de rouge et les boules adverses. Un fin limier le vieux. Et le soir rentrant, Germaine l'attendait de pied ferme pour l'engueuler comme du poisson pourri, comme un petit garçon pris en flagrant délit de vouloir s'évader. Pas cool la grand-mère. Pas sympa la vie. Il est mort avant elle, à 72 ans. D'un cancer qui lui ravagea le ventre. A force de ruminer et de se faire de la bile à cause du remords. Peut-être s'est-il senti trop responsable, trop coupable. C'était un homme qui

voulait être libre, comme moi. Un amour contrarié s'est abattu sur lui. Je me souviendrai toujours de ses larmes sur son lit d'hôpital. Il ne souhaitait pas que je le vois dans un état délabré. Il avait sa fierté, sa noblesse. Il aurait apprécié une autre issue, moins douloureuse, plus digne.

Les gens, quelle pourriture ! Je suis entouré de larves pensantes et pesantes. Et dire qu'ils ont des prétentions ces tromblons.

Me vient tour à tour des pensées et des sentiments. Du dégoût et de lassitude pour ainsi dire. L'exacte impression d'une fertile inutilité, d'une grande dérision. C'est à nouveau une fin qui se profile à l'horizon. Comment fallait-il s'y prendre pour rester une rose ouverte toute une vie ? Je n'ai pas reçu le mode d'emploi. Quand était-ce ce rêve ? Rapport au temps qui n'est finalement qu'un rapport de dupe. Je n'ai que faire de ce sale temps. De regarder mes filles, cela me donne encore un peu d'énergie et d'envie. Heureusement qu'elles sont là en somme. J'ai beau me tourner et me retourner dans toutes les directions vivantes, je ne vois plus rien d'humain. La gorge se serre, les larmes restent au chaud à l'intérieur. Il fait si froid dehors, demain la neige va faire son apparition. J'en ai gros sur le cœur. Heureusement qu'il n'est pas prévu dans la nature de vivre obligatoirement un certain temps. Je n'imagine même pas le cauchemar de tenir nécessairement jusqu'à 100 ans. Heureusement qu'il est possible de se tirer à tous moments. Croyez-vous cher monsieur qu'il soit intéressant de publier toute cette merde ? Six récits déjà écrits, cela pourrait assurer un éditeur contre les pannes sèches. Et si tout va bien d'ici là, il en aura encore trois à se mettre dans le coffre. N'y aurait-il pas dans le coin un ange pour me délivrer un message ? Rien du côté du plafond. Je cherche un peu d'amour et de tendresse, pouvez-vous m'indiquer le chemin ? Si seulement il y en avait après la vie, j'aurais déjà foutu le camp sans demander les restes. Que de gens décevants, d'authentiques buveurs de haine. Des vrais vampires option cannibales quand vraiment ils ont la dalle ces insatiables. Je cherchais dans l'anthracite de la nuit un peu d'amour. Parce que l'amour enlève toutes les entraves, la peur de la mort, la souffrance de vivre. C'est comme une altération physiologique qui dure un temps. Depuis longtemps maintenant, je trempe dans la mare grise du temps infécond, entouré de grenouilles futiles et de crapauds obscènes. Je les observe du coin de l'œil avec un vrai détachement. J'ai l'impression qu'ils sentent ma présence comme une absence coupable. Tu rêves mon ami. Comment veux-tu qu'ils se rendent compte de quelque chose ? Ils ne savent rien d'eux-mêmes et des autres. Bien sûr, je ne sais pas faire de longues et belles phrases. Bien sûr, je ne serai jamais connu de ceux-là. Ce ne sera pas la peine de demander à Dieu de me préserver, je m'en charge.

Comment ai-je fait pour supporter tout ça ? C'est du délire quand j'y réfléchis deux secondes. Je vis pour cela, pour supporter les autres, tous les autres. J'ai pris sur moi tout petit de ne rien dire, de tout intérioriser, quitte à me détruire. Je ne sais pas qui a tort, qui a raison. C'est sûr que si je devais envoyer chier tous ceux qui par non-connaissance d'eux-mêmes font le mal autour d'eux sans aucune remise en cause, ou parfois pire en le faisant sciemment, il ne resterait pas grand monde dans mon alentour. Et je serai probablement déjà mort. Je me regarde dans le miroir. Quel drôle d'individu, pas courant tout de même. Il est certain que j'ai réalisé un peu de mon humanité puisque je ne souhaite plus tuer quiconque. Deux, trois petites choses en passant.

Soir de Noël, soir de mélancolie. Au menu hier soir, nous avons eu :

Champagne rosé
Toasts de saumon
Boudins blancs aux morilles et d'autres aux truffes
Pause
Noix de Saint-Jacques flambés au cognac
Pause grattage de tickets de la loterie nationale (35 euros de gagnés)
Rôti de bœuf en croûte sauce foie gras garni de cèpes et tomates provençales
Salade
Plateau de fromages
Gâteau chocolat-pistache

Gewurztraminer Vieilles Vignes
Château Canon 1er grand cru classé Saint-Emilion 1998

Ainsi s'achève 2009, en beauté. Ainsi s'achève mon deuxième triptyque. Je n'ai toujours pas le titre du suivant. Il va falloir que je me creuse la tête. Etonnant que je sois toujours de ce monde. Et puisque j'y suis, je vais continuer à travailler. Et puis je vais essayer de trouver un peu de bonheur comme une consolation. De vivre libre et tranquille si Dieu me veut bien me prêter vie, moi le petit poisson devenu grand. Je salue tous les Petitjosphe vivants ou morts pour toutes sortes de mauvaises raisons. Je tiens à remercier M. le Président, Mme la Ministre, le premier secrétaire, les élus, M. le Député et M. le Maire aussi. Je tiens également à remercier la Loire et la Seine, sans oublier la cathédrale d'Orléans. Je tiens à remercier ma maman et mon papa à titre posthume pour m'avoir conçu pendant l'hiver 65. Je remercie la nature pour ces deux merveilleuses créatures. Je n'ai oublié personne ? Alors je peux fermer le verrou de la porte d'entrée derrière moi.

PAS ENCORE, PAS TOUT A FAIT !



Horreur, malheur. Je n'ai pas atteint la 54^{ème} comme prévu. Faute à ce putain de logiciel du monde soi-disant libre. N'importe quoi ! Comme si le monde était libre. Alors bon, il va falloir que je meuble jusqu'à la prochaine page. D'autant que j'ai commencé le suivant récit et que rien ne peut s'intégrer à la fin de celui-ci. Il a déjà son ton lui aussi. Décidément. Que de variations modales en ces temps de grande fraîcheur hivernale. -8, voire -9 dans la périphérie d'Orléans, c'est crazy comme le film du même nom. Là, c'est sûr, ils sont tous morts les reclus. Bon débarras bordel de merde, je vais pouvoir m'endormir au chaud la conscience tranquille. Il y a des bons cinéastes tout de même, comme d'excellents écrivains. Les images et les mots, c'est ma nourriture de camé terrestre. Sinon, vous avez prévu quelque chose demain ? Une petite passion en vue ? Un truc que vous auriez dû vivre il y a quinze ou vingt ans et que vous n'avez pas osé entreprendre ? Par peur, par lâcheté ? Par petit arrangement avec la destinée ? Léger compromis, tout ça ? Un mari, des enfants, une maison en banlieue parisienne, vue

imprenable sur la routine ? Ça donne parfois envie de vomir non ? Non ? Bon, d'accord. Comme quoi il est possible de vivre sans passions dévastatrices. L'amour toujours et encore. Ah l'amour ! Voici une thèse sur le sujet. De quoi toucher le but ultime de cette vie sans cesse dérisoire. De quoi sortir du quotidien morose et morbide, mortifère il faut s'y faire. J'ai finalement réussi ma vie. Etonnante conclusion qui s'impose d'elle-même alors que j'accède enfin à cette foutue 54^{ème} page. Pour la peine et Dieu sait qu'elle est immense, je vais chercher une photo pour conclure. Une photo de quoi, de qui, de moi, d'elle, de ma chambre future ? Pas sûr, de rien. J'irai demain parcourir les déserts encore intacts, prendre les chemins vierges sur les hauteurs inoccupées. Et mon bras sera d'honneur comme mon doigt. Tout un programme, un résumé de mon existence.

